

442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 143

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

Lundi 2 janvier 2023 - 14:32:27
Lady tramp time

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
PEUK & RAF & POLICE ON TV (Troyes connection)
BEUSSE & PYHC
Guillaume CIRCUS
ZERIC (Trauma Social)
STEPH (Deviance)
BRIGITTE BOP
R'n'C's
Les VILAINS CLOWNS
STRONG COME ONS
VINCENT (Mass Prod)
Joey SKIDMORE
Frank FREJNIK
Steff TEJ

RIP :

Sacheen LITTLEFEATHER
Robert GORDON
François HERVOIR
Jerry Lee LEWIS
Kitten NATIVIDAD
Jean TEULE
Wilko JOHNSON
Jet BLACK

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

ANGELIC UPSTARTS : Fiesta La Mass 2016 (CD, Mass Productions)

10 décembre 2021, Mensi, Thomas William Mensforth pour l'état-civil, meurt du COVID à l'âge de 65 ans. Il n'est pas le premier membre d'Angelic Upstarts à quitter cette vallée de larmes. L'ont déjà précédé les guitaristes Tony Van Frater et Dickie Hammond, tous deux en 2015, à deux jours d'intervalle, et le bassiste Tony "Feedback" Morrison, lui aussi en 2021 et lui aussi du COVID. La saga d'Angelic Upstarts commence donc sérieusement à ressembler à une rubrique nécrologique, la vie est décidément une sacrée chienne. Mensi était le dernier des membres fondateurs du groupe encore en lice, ayant vu passer plus d'une vingtaine de musiciens depuis 1977, année de sa formation. Année punk s'il en fut, surtout en Angleterre, et surtout pour Angelic Upstarts qui en firent l'apologie durant près de 45 ans au long d'une vingtaine de singles, d'une douzaine d'albums studio et d'une bonne demi-douzaine de live... à la louche car il n'est pas impossible que mes comptes ne soient pas rigoureusement justes vu la frénésie discographique d'un gang qui n'aura jamais arrêté de tourner jusqu'à la mort de Mensi, qui marque de facto celle de cette bande de parvenus comme ils se sont qualifiés eux-mêmes. Pour rendre un dernier (?) hommage à Mensi, Mass Productions a donc décidé de publier le concert donné par le groupe le 23 septembre 2016 dans le cadre de la troisième édition du festival "Fiesta La Mass". Trois bons quarts d'heure de gros découpage punk-rock à l'anglaise avec un son à vous aplatis l'iroquoise - que les membres d'Angelic Upstarts n'ont d'ailleurs jamais arborée, lui préférant un plus solide look prolétaire, ce qu'ils étaient au quotidien - et une set-list qui s'apparente à une sorte de best of balayant la longue carrière du groupe, depuis "Police oppression" en 1978 jusqu'à "Tories, Tories, Tories (Out, out, out)" en 2015, en passant par "2.000.000 voices", "Leave me alone", "Teenage warning", "Anti-nazi" (écrite par Tony Van Frater à l'époque récemment décédé) ou "Machine Gun Kelly". Même si vous n'êtes pas un fan transi d'Angelic Upstarts, il y a quand même forcément quelques arpeges qui se sont incrustés dans votre petit cerveau au fil du temps et qui vont ressortir à l'écoute de ce disque, vous renvoyant quelques bribes de votre jeunesse dans la tronche, une jeunesse, au moins mentale qui n'avait pas déserté les rangs d'Angelic Upstarts malgré un peu d'embonpoint et de la calvitie sommitale. Comme un esclave le rappelait aux généraux romains triomphants, "Memento mori", hélas. Mensi et Angelic Upstarts viennent d'en passer par là. Avec ce disque, on a connu moins classieux comme faire-part de décès.

PUNKULTURE 10 (Fanzine, Mass Productions - www.massprod.com)

Petit à petit, sans faire de bruit (mais en en parlant quand même un peu, de bruit), Punkulture vient de franchir le cap du dixième numéro, ce qui n'est pas rien pour un fanzine, fût-il annuel. C'est que tartiner cent pages en ne parlant que de punk, ça n'est pas forcément si simple que ça en a l'air. Mais Vincent, le rédacteur en chef, en bon petit tyran débonnaire et rigolard, sait motiver ses subalternes pour en tirer toute la substantifique moelle scribouillarde. Pour les récompenser, le suscre de ce numéro est leur trombine copiée-collée-affichée sur les deux premières pages. Comme ça, si vous avez des critiques-remerciements-remarques-corrrections-bourre-pifs-binouze gratos (rayer les mentions inutiles) à leur signifier, vous pourriez le faire de visu et de vive voix la prochaine fois que vous les croiserez dans les arrière-salles de bar-salles de concert-clubs interlopes-festivals boueux ou poussiéreux (rayez... vous connaissez le refrain) puisque tout ce petit monde fréquente assidûment ces lieux de perdition et de débauche sonore et qu'ainsi vous ne manquerez pas de les reconnaître. La rançon de la gloire quoi. Ou pas... Bref, tout ça pour dire que ce nouveau numéro de Punkulture est bourré à ras la canette de punk en tout genre. Ca commence par la très belle (une saine habitude de faire que le plumage soit à la hauteur du ramage) couverture double page de RNST qui est également passé à la question sur une demi-douzaine de folios, y a pas de raison. Pour rester dans les articles de fond, signalons les travaux sur Wayne/Jayne County, la Fraction, Victims Family, les interviews de Buster (Bad Manners), Dileurs/Infraction, Dead 77, Procrastinate, Metro Verlaine, Newts Newton (Angelic Upstarts), Komintern Sect, Val (Contingent Anonyme), Burning Heads, Bibi "Konstroy", Mr Cu (Kicking Records), Toxic Reasons, Lionel Chouin (pour sa BD consacrée à Malcolm McLaren), les dossiers sur le rock à Ouagadougou et le punk au Mexique (où la chose est encore très roots, c'est un euphémisme) les oeuvres graphiques d'Ultraturax et BB Coyotte, la nouvelle de Fred Bairu, les journaux intimes de Blam Blam et Marcor. Vous complétez par les traditionnelles chroniques disques, livres, fanzines et, le jour où le Trivial Pursuit se déclinera

en version punk, vous devriez coller une tannée à tous ceux (famille ou amis) qui se dresseront sur votre autoroute vers la victoire facile. Sinon, il vous restera toujours les coups bas, moins distingués mais singulièrement efficaces pour ne pas faire mentir l'adage selon lequel "la fin justifie les moyens". C'est valable aussi pour le "1000 bornes" ou le "Monopoly", encore que, dans ces derniers cas, la vraie vie vaut largement la réalité ludique. Mais là n'était pas mon propos de départ. Je me suis encore égaré, un vieux tic chez moi.



DUM DUM BULLET : Dum Dum Bullet (LP, Cameleon Records)

Le Mans, ses 24 Heures (auto, moto, camion, char d'assaut, train de marchandises, Faucon Millenium, j'en oublie sûrement), ses rillettes (porc, canard, autruche, dodo, aepyornis, et quelques autres improbables bestioles), ses assureurs (pub ? non merci) et ses groupes de rock, enfin surtout un, celui qui nous intéresse ici, Dum Dum Bullet, un nom molto sympatico s'il en est, formé en 1979, séparé en 1987, ce qui reste une honnête espérance de vie même si les argousins ne laissent derrière eux qu'un single (1983) et un album (1986). C'est peu, certes, mais peut-être ne voulurent-ils pas imposer une concurrence par trop déloyale à leurs contemporains. C'est que les gonzes étaient plutôt bons dans leur genre, un speed-heavy-punk-métal à la croisée de Motörhead et de Zeke (quoique ces derniers n'étaient même pas encore en couche-culotte quand les manceaux étaient en activité). Les deux disques officiels de Dum Dum Bullet sont aujourd'hui difficilement trouvables, du moins se négocient-ils à des tarifs prohibitifs qui feraient passer le pétrole, le gaz ou l'électricité pour des produits déstockés et soldés, aussi le label archivistique Cameleon Records a-t-il supervisé la conception de cette compilation proposant deux démos (1983 et 1985), douze titres qui présentent l'intérêt de donner à entendre les membres des deux formations les plus audibles du groupe, notamment les deux chanteurs et les deux batteurs y ayant oeuvré successivement. La dernière mouture, très éphémère et improductive, n'est évoquée dans leur historique que pour l'Histoire, justement. Quant au listing, on ne trouve que quatre titres déjà parus, évidemment dans des versions différentes, dont les très efficaces "She's a bitch" et "Dum Dum Bullet". Le reste, c'est de la nouveauté vintage, on n'est pas à un oxymore près. A l'époque, Dum Dum Bullet évoluait dans la scène hard, malgré un look assez atypique chez les grassex, un batteur et un guitariste à cheveux courts, un chanteur à moitié édenté qui aurait collé la honte à Shane McGowan et un bassiste à la coupe simili-afro rappelant à la fois Wayne Kramer et Rob Tyner du MC5. Comment

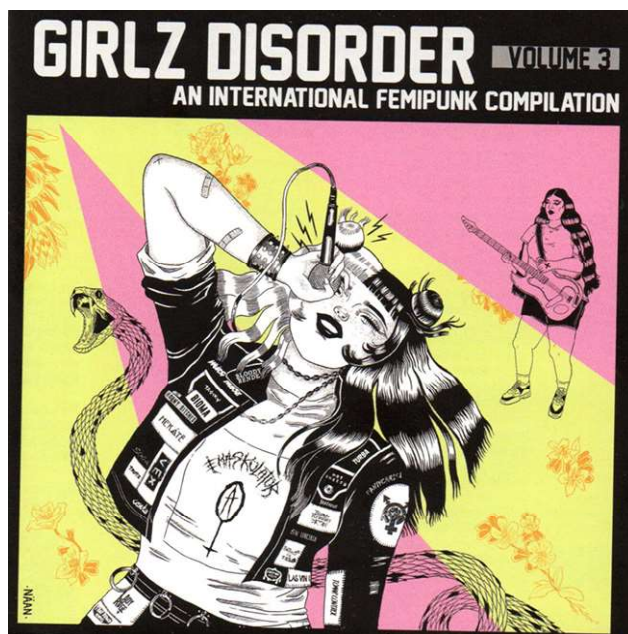
ont-ils bien pu alors se faire remarquer par Virgin ? De toute façon, le deal ne s'est pas concrétisé avec la major et, après l'autoproduction pour le single, Dum Dum Bullet s'es tourné vers le label indépendant Sydney Productions pour l'album avant de sombrer corps et biens dans les excès divers et variés. Cameleon redonne une seconde vie à Dum Dum Bullet (mais pas au bassiste et premier chanteur Jimmy Heudes, qui a déposé les armes en 2014) via cet album au son ma foi fort correct compte tenu des circonstances et des moyens matériels du temps.

Les LOU'S : Wild fire (Maxi EP, Cameleon Records) La REVUE THESAURUS n° 1 (Fanzine + SP, Cameleon Records)

Les Lou's furent l'un des premiers groupes français à haranguer l'émergent public punk dès 1977. Raffinement suprême, elles furent également le premier groupe entièrement féminin de cette jeune scène, parisienne en l'occurrence. Les quatre filles sont Saskia "Sasha" DeJong (néerlandaise métisse eurasienne) à la batterie, Raphaëlle Devins (actrice et amie de la travestie Marie-France) à la guitare rythmique, Pamela Popo au chant et à la guitare lead et Tollim Toto à la basse, ces deux dernières étant des amies de lycée. Dès le mois d'août, elles participent au second festival punk de Mont-de-Marsan où elles sympathisent avec le Clash ce qui leur permet d'aller tourner en Angleterre et même de s'y installer durant plusieurs mois. Mais même l'aide du Clash et de leur manager Bernie Rhodes ne leur permettra jamais de décrocher un contrat discographique. Elles avaient pourtant signé avec CBS France avant cette escapade anglaise mais Bernie Rhodes leur avait conseillé de dénoncer ce contrat, leur laissant croire qu'elles pourraient trouver mieux outre-Manche, en vain donc. Au printemps 1978, elles rentrent en France et poursuivent une carrière comptant plus de bas que de hauts bien qu'elles décrochent de nombreux concerts, assurant parfois des premières parties prestigieuses, Ramones ou Public Image Ltd par exemple. En désespoir de cause, elles se séparent en juillet 1979 sans avoir sorti aucun disque. Une carrière confisquée par les circonstances. Durant leurs années d'activité, elles ne sont apparues que sur deux compilations, "Skydog commando" avec "Back in the street" et "Le rock d'ici à l'Olympia" avec la reprise live de "No escape" des Seeds. Elles ont par ailleurs participé à la bande-son de deux films tournés en 1979, le cultissime "La brune et moi" de Philippe Puicouyoul avec "Take a ride", morceau enregistré après le départ de Sasha, ce qui fait qu'on n'y entend que Raphaëlle, Pamela et Tollim, sous le nom de the Questions, renforcées par le guitariste Philippe Loiseau et le batteur François Dumy, tous deux membres d'Extraballe, et "New old" de l'acteur passé derrière la caméra Pierre Clémenti avec deux titres, dont "Macho woman", Raphaëlle, Pamela et Tollim étant épaulées par François Dumy et le guitariste Dominique Maurin. On retrouve "Back in the street", "Take a ride" et "No escape" sur le maxi EP "Wild fire" paru sur le label Cameleon à l'automne 2021, récemment réédité en vinyl rouge sur cette même étiquette. Le quatrième morceau de ce EP est une version live de "Wild fire" (enregistrée durant le festival "Le rock d'ici" à l'Olympia ?). On peut retrouver l'histoire des Lou's dans le premier numéro de la "Revue Thesaurus" éditée par Cameleon, fanzine accompagné d'un single des Lou's avec deux titres, "Macho woman", extrait de la bande-son de "New old", et l'inédit "We've been waiting too long". De quoi compléter la très rachitique discographie du groupe. Le reste du fanzine est consacré à des articles plutôt pointus donnant surtout la parole aux acteurs de l'époque 70's/80's. Un aperçu de ce mouvement vu de l'intérieur et par le petit bout de la lorgnette, ce qui remet un peu l'église au centre du village en s'écartant du parisianisme snobinard par trop centralisateur qui prévalait à l'époque, dans la presse musicale comme dans les mentalités. Après le split des Lou's, Sasha et Raphaëlle repartent à Londres où elles jouent quelques temps avec Verdict avant de s'installer aux Pays-Bas où Sasha forme Miami Beach Girls (Raphaëlle faisant partie du groupe durant quelques mois) avec lequel elle reprend quelques titres des Lou's et qui sort un unique EP en 1981. En 1989, Sasha et Raphaëlle forment les Lovecramps. De leur côté, Pamela Popo et Tollim Toto forment les Rois Fainéants en 1980 avec le batteur Bertrand Kill, un groupe qui joue un rock fortement mâtiné de rhythm'n'blues, une section de cuivres les accompagnant même sur l'album "Tome 2" en 1983 (ne cherchez pas, il n'y a jamais eu de "Tome 1") et le single "Hey stoned" en 1984. Là aussi, le groupe reprend plusieurs titres des Lou's ("Macho woman", "Hey stoned", "Born to fornicate") avant de se séparer à la fin de la décennie. Des quatre membres des Lou's, deux sont aujourd'hui décédées, Raphaëlle Devins en juillet 1992 et Pamela Popo en juin 2022.

GIRLZ DISORDER VOLUME 3 - AN INTERNATIONAL FEMIPUNK COMPILATION (CD, Mass Productions/Fire And Flames Music/D.I.Y)

Déjà le troisième volet de cette série de compilations initiée en 2020 par Mass Productions. On ne perd pas de temps chez les Rennais. Pour ceux qui auraient raté les deux épisodes précédents, petit rappel du cahier des charges : tous les groupes invités se doivent d'être exclusivement et 100% féminins et faire du punk, on est chez Mass Prod nom d'un petit korrigan, pas chez Universal. Cette nouvelle fournée de sororités punkoïdes se décline en vingt-cinq matriclans qui portent haut un discours punk et féministe. D'emblée, une constatation s'impose, c'est la mainmise des groupes latino-américains ou affiliés, neuf, auxquels on peut ajouter un groupe espagnol (Troika) et un groupe certes new-yorkais (Ratas En Zelo) mais issu de la communauté latino et comprenant des exilées péruvienne et salvadorienne. Il est vrai qu'en ce moment, tous sexes confondus, le sous-continent sud-américain, au sens large, en partant du Mexique, affiche un dynamisme punk qu'on n'a plus connu ailleurs dans le monde depuis longtemps. Pas loin de la moitié des groupes de cette compilation vocalise donc espagnol ou portugais. Voilà qui en fout un coup à l'anglais tout-puissant, pas encore moribond cependant, blessé seulement, puisque les Australiennes, les Anglaises, les Américaines, les Ecossaises et les Canadiennes s'expriment évidemment dans leur langue natale, tout comme les Belges de Lavender Witch. Pour les autres nationalités, on notera qu'elles aussi chantent dans leur idiome maternel, Suédoises, Grecques, Turques, Allemandes ou Hongroises. Une prise de conscience linguistique qui, en plus de la féminisation de plus en plus prégnante du punk international, se révèle être une tendance foncièrement durable. Personnellement, je n'en ai jamais fait un dogme, attachant souvent plus d'importance à la musique et, partant, à la musicalité du chant qu'au discours proprement dit, a fortiori quand il s'agit d'une langue que je ne maîtrise pas, c'est-à-dire la quasi totalité d'entre elles puisque je ne baragouine que français et anglais. Pour autant, les exemples donnés par les groupes de cette compilation peuvent amener à ce que d'aucun(e) s passent outre leur réticence à chanter dans leur langue maternelle pour préférer la solution de facilité anglophone. Après, ça reste le choix de chacun. En revanche, comme toujours avec ce genre d'entreprise, l'un de ses intérêts majeurs est de faire découvrir de nouveaux groupes à l'auditeur curieux que je reste malgré l'outrage des ans. On peut parfois me traiter de vieux con, n'empêche, je reste avide de nouveautés musicales, et là, je suis servi puisque, des 25 coteries qui défilent dans mon lecteur, je n'en connaissais qu'une, les Canadiennes d'Horny Bitches, présentes ici avec "1000 lives", extrait de leur dernier album, "Shut up and be nice", paru en 2021, deux ans après le décès accidentel de leur chanteuse Marie-Pier Lavigne, qui semble avoir mis fin au groupe par la même occasion, hélas ! Mass Prod ayant sorti le deuxième album du groupe en 2014, la présence des Horny Bitches s'imposait assez naturellement. Notons enfin le chouette artwork signé Nään Archie au style délicieusement crumbien.



PENADAS POR LA LEY : Iraulza gara (LP, Uterzine/Guns Of Brixton Records/Mass Productions/Potencial Hardcore/Resistterror/EI Lokal/Guerrera Records)

Naty, Fabi (les deux amies argentines installées au pays Basque) et le nouveau batteur Txabolo ne s'embarrassent guère de circonvolutions linguistiques quand il s'agit de trouver un titre d'album, "Nous sommes la révolution" (décliné en basque et non en espagnol) a le mérite de vouloir dire ce qu'il veut dire. Comprenez que le trio a décidé de faire rendre gorge à tout ce que le système produit de salopards sur cette fichue planète. Pour ce faire, pas de longs discours, mais de l'urgence, de l'action et du punk-rock. Ce nouvel album se décline en six morceaux seulement, d'où le format 25cm, tourne en 45t et déclame ses revendications en vignettes plus proches de la minute syndicale (trois chansons font moins de deux tours de trotteuse) que de la logorrhée pourtant traditionnellement révolutionnaire, même si les thèmes, eux, le sont ("Rabia y sangre", "Arde"), ce qui n'empêche Naty et Fabi de revenir sur leur propre histoire avec un "1995" autobiographique, histoire de bien faire savoir que leur engagement ne date pas d'hier et que leurs primes actions adolescentes ne sont pas oubliées. Quand on naît en Argentine, ou plus généralement en Amérique du Sud, la révolution c'est quasiment atavique tant que l'on ne vient pas de la nomenklatura politico-militaro-industrielle. Ce disque s'apparente plus à un glaviot ou un jet de cocktail Molotov qu'aux atterrissements basement politiques qui sont trop souvent l'apanage de jacobins institutionnels. Il n'est que de voir ce qui se passe dans notre "gauche" française, qui doit bien trouver son équivalent tant en Espagne qu'en Argentine. Comme d'habitude, Penadas Por La Ley font bref, concis et incisif avec un disque qui va à l'essentiel en même pas un quart d'heure, le temps d'allumer quelques contre-feux sémillants et salvateurs. C'est pas demain que Penadas Por La Ley risque de succomber à l'attrait des deniers sonnants et trébuchants et de se vendre au grand capital musical, ni pour trente piécettes ni pour plus.

The OLD PUNKS and CHARLOTTE : The Old Punks and Charlotte (CD autoproduit)

Que voilà un groupe au nom sympathique qui se présente comme familial. Si tel est le cas, ils font mentir le sens caché de l'adage qui veut que l'on ne choisit pas sa famille, chez eux, apparemment, pas de problèmes relationnels, que ce soit pour le menu dominical ou pour le partage de l'héritage de tante Germaine. Au contraire, les arsouilles semblent pour le moins soudés à en juger par leur petit opus musical dont auquel que je vous cause présentement, du moins quand j'en aurai terminé avec mes digressions. Quant à Charlotte, en extrapolant sur le patronyme du groupe, on serait tenté de supposer qu'elle est la plus jeune de la bande puisque les autres se qualifient quasiment de croulants. Je ne vois que cette raison pour justifier le fait que son nom apparaisse comme rajouté vu qu'elle n'est pas la chanteuse du gang, c'est une autre fille, Nath, qui officie derrière le micro. En revanche, Charlotte est une sorte de couteau suisse puisqu'elle joue de la guitare, de la basse, de la mandoline et qu'elle fait les chœurs (l'histoire ne dit pas si elle conduit aussi le camion ni si elle bricole l'électricité quand un jack décide de dériver tout ce petit monde avec quelques pitreries sonores). Au moins, si quelqu'un s'avise de vouloir attenter à sa vertu, elle devrait pouvoir se défendre, les relous sont prévenus. Et tant qu'on est dans la saga familiale, n'oublions pas de souligner que Pierrick, le vieux punk guitariste, surnommé "Pépère", c'est dire, est également l'un des six shooters de Total Dezordre, autre groupe ugiinois tout aussi adepte de démolition sonore et de fonderie de métal en fusion puisqu'il s'avère qu'Uguine, en Savoie, dans une autre vie municipale et industrielle fut le leader mondial de l'acier inoxydable, ce qui, avouons-le, en jette toujours plus sur les panneaux indicateurs aux entrées de la cité que les bêtes fleurs signalant un village soi-disant fleuri. On a les attraits touristiques qu'on peut, et qu'on mérite. Et ceux-là sont plutôt raccord avec le fond de commerce du groupe, si c'est pas du bol ça. Mais revenons à nos Tarines justement. Le premier album des Old Punks and Charlotte ne propose que de la reprise, ce qui tendrait à prouver que c'est également le menu de leurs concerts (simple conjecture puisque je ne les jamais vus in vivo), quatorze pour être précis. Des covers traitées façon punky, forcément, même si toutes ne sont pas tirées de la besace de groupes punks, comme "Baba O'Riley" des Who, "Midnight ride" de Girlschool, "We are the road crew" de Motörhead ou "Denim demon" de Turbonegro, encore qu'on puisse ergoter sur l'attitude et l'esprit punks de ces officines musicales qui valent largement les errances de groupes prétendument étiquetés punk alors qu'ils en sont parfois à des années-lumière. Pour le reste, on tape allègrement dans la punkitude assumée et revendiquée, avec l'énergie à l'avenant, comme le montre le parpaing délicatement

posé devant la grosse caisse sur la pochette d'un disque branché directement sur la centrale électrique voisine d'Arly (c'est le petit côté "Guide du Routard" de cette chronique), New Bomb Turks, NoMeansNo ("Oh no Bruno", une tuerie pour un groupe soudoué, selon mon humble avis), Social Distortion (Mike Ness est un véritable aristocrate punk, beau paradoxe), Teenage Bottlerocket (carrément deux reprises du groupe américain, si ça n'est pas de la dévotion, c'est au moins de l'amour fou), Rancid, Bloodhound Gang, O.T.H. (seuls français à trouver grâce aux yeux de nos gérontophiles avec le vécu "Deux jours"), Sator, Dropkick Murphys ("Rose tattoo" en semi-acoustique avec la mandoline en exergue). Faut admettre que le bousin a de la gueule, de la cuisse et de la senteur, c'est l'avantage de l'âge, ça provoque de la poussée d'expérience dans les articulations et les neurones, alors quand on peut en faire profiter ses contemporains, ça n'est que du bonus. Et moi, les bonus, j'aime bien. Comme j'aimais bien les cadeaux dans la lessive presque éponyme quand j'étais môme, mais vous vous en fichez certainement donc je n'insiste pas.

NEWS

Le groupe ska new-yorkais the **Slackers** vient de faire paraître un nouveau single, "New York Berlin", sur un beau vinyle rouge sang : www.theslackers.com @@@ Sur **Une Vie Pour Rien** paraît la compilation "**Paris on oi !**" regroupant treize groupes parisiens ou banlieusards avec que des inédits au programme, des titres enregistrés en un week-end par tous les groupes réunis dans le même studio, autant dire qu'on n'a pas dû s'y ennuyer : www.uvpr.fr @@@ Chez **Monster Zero**, on signale les sorties du deuxième album des Espagnols **Budweisers**, "Look out below !", et du premier des Autrichiens **Sweatpants Party**. Pop-punk forever : www.monsterzerorecords.com @@@ Le label suédois **Beluga Records** réédite en vinyle l'album de ses compatriotes **A-Bombs**, "And just constantly rotating", paru initialement en 1998 uniquement en CD. Autre parution, le troisième album des Milanais the **Three Blind Mice** : belugarecords.com @@@ Le label marseillais **Crapoulet** édite "All I got", le deuxième album du groupe indie-punk auvergnat **Young Harts** : <http://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ Sur le label suisse **Voodoo Rhythm Records** réédition du premier album du groupe suisse **Pierre Omer's Swing Revue**, "Swing Cremona", paru à l'origine en 2016, une petite merveille de swing noir : www.voodooorhythm.ch @@@ Entre une dinde et un renne, **Mad Butcher** désosse aussi de la volaille punk. Au catalogue ces dernière semaines : **Red London**, **Zsa Zsa Gabors**, the **Ruts**, the **Partisans**, **Maroon Town**, **Toasters**, **Zipps**, **Zips** (non, ce ne sont pas les mêmes, les premiers sont irlandais, les seconds écossais), the **Boys**, **Attila the Stockbroker**. Manquerait plus qu'il s'attaque au dépiautage du Père Noël, qui est-ce qui déposerait tous ces beaux disques dans nos petites paraboots, hein ? : www.madbutcher.de @@@ Le groupe punk alsacien **Escape** vient de sortir son nouvel album, "Screams of anger", en digital pour le moment, en physique bientôt espérons-le : www.site-escape.com @@@ Le label vosgien **Deviance** réédite le premier album du groupe crust canadien **Collapsed**, dont une très belle édition limitée en vinyle marbré noir et transparent. On peut être punk et esthète. Sorties également du premier album du groupe cold-oi nancéen **Rancoeur**, du premier album du groupe street-punk parisien **Sambas**, et repressage du split **Antigen** (crust-core tchèque)/**Socialstyrelsen** (crust suédois) en vinyle noir et blanc, largement de quoi passer l'hiver en se passant du chauffage électrique et sans empiler les pulls à col roulé. Macron leur dira-t-il merci ? : www.deviancerecords.com @@@ Pour janvier 2023, **Twenty Something** annonce la sortie de "Sweetheart", le deuxième album du groupe stéphanois **Vanilla Blue**. Affaire à suivre de près : nineteensomething.fr @@@ Sur **Rev'Up Records** sortie du nouvel album de **Zebre**, "Shoot me again", sans les rayures, du moins c'est à souhaiter pour un meilleur confort d'écoute, mais avec les mélodies 60's/70's de rigueur : <https://rev-up-records.jimdofree.com> @@@ Le label espagnol **EI Beasto** vient de sortir l'album "Live with the evil - Live in Madrid" du groupe garage ibère the **Smoggers**. Un truc enregistré dans un club appelé **Moby Dick**, ça envoie forcément du lourd : elbeasto.com @@@ Le numéro 60 de **Que Vive Le Rock Libre** en est toujours réduit à la portion congrue vu la pénurie de sorties ces derniers temps. Le zine, à peine un A5, se voit donc encore augmenté de la liste de distro **Protesta**, ce qui permet de ne pas en augmenter le prix. Hein ? Quoi ? Le truc est gratuit ? Oui, et alors, vu que tout augmente je ne vois pas pourquoi la gratuité n'empêcherait pas l'inflation, allez faire un tour du côté des rayons de la grande distribution pour voir leurs "promos" : www.traumasocial.fr @@@

GALVANIZE : No way to sleep (CD, P.O.G.O. Records)

Galvanisé, on l'est forcément à l'écoute du premier album de ce trio bruxellois. D'ailleurs, pour mieux vous faire prendre conscience de votre statut de pauvre fêtu de paille ballotté au gré des méandres sonores et électriques expédiés par le groupe, leur petite fiche signalétique personnelle est plus qu'explicite. Niveau instruments, pas de souci, on est en terrain connu avec les traditionnelles guitare, basse et batterie. Non, c'est du côté des vocaux que Galvanize annonce clairement la couleur, puisqu'on n'y parle pas de chant ni de chœurs mais bel et bien de cris ("scream" dans la langue de Barney Greenway), et il y a de ça. Ça vaut aussi pour la musique avec une guitare-tronçonneuse, une basse-marteau-piqueur et une batterie marteau-pilon, c'est dire si on n'est pas trop dans le trip pop mais plutôt, comme ils le disent eux-mêmes, dans le déclenchement de guerre sans préavis ni déclaration (une habitude en cette année 2022). "No way to sleep" est un rouleau-compresseur qui n'a aucune intention de s'arrêter aux limites définies par le chef de chantier, le disque ronfle, grogne, rugit et vrombit comme un essaim de frelons à qui on viendrait chercher des embrouilles (à déconseiller pour qui n'est pas suicidaire). Comme c'est si bien synthétisé dans le morceau "Where is my fuzz" qui a méthodiquement lézardé les murs de ma modeste cage à lapin, "Never get rich", qui suit dans le track-listing, ayant fini le travail en réduisant le dit clapier en un joli tas de gravats. De toute façon, de la première seconde à la dernière, 25 minutes plus tard (non, ça ne fait pas dans la flânerie béate et extatique), ce n'est que canonnage et marmitage, les deux mamelles (de fer) du punk-rock façon Galvanize qui produit un son à peu près aussi énorme que les poings de Thanos et Galactus en rogne contre le reste de l'univers. D'aucuns parlent de post-grunge à propos de leur musique. Si grunge il y a là-dedans, il est singulièrement cradingue. Post, là, c'est plus approprié, encore que j'accolerai plus aisément cet adjectif à l'adjectif apocalyptique pour être plus proche de l'ambiance générale du disque, même s'ils ne sont que trois cavaliers pour faire autant de dégâts que le digne quatour biblique. C'est l'avantage des temps modernes et capitalistes, on fait largement autant, sinon plus et mieux, même après une légère compression de personnel, nos politiques occidentales en apportent la preuve au quotidien. Galvanize n'échappe donc pas à ces principes financiers, sauf que là ça nous gêne moins que lorsqu'il s'agit d'un établissement public. Ah, j'oubliais, malgré le fait que Galvanize risque de vous provoquer une petite otorragie, le groupe ne fournit ni les anti-inflammatoires ni les antibiotiques. Faut pas exagérer, ils dispensent déjà la cause, ils ne vont quand même pas pourvoir au remède.

REAGAN BURGER : Shitburgers of death (LP, La Société Pue Prod/Keponteam/Mala Hierba Records/Tanker Records/Trauma Social/Le Keupon Voyageur/Bourre Pif Records/Anartisanart/Terreur Nocturne)

On ne peut réprimer un frisson d'angoisse en écoutant un disque de Reagan Burger et en se disant, ce faisant, que les gonzes viennent de Limoges, le pays de la céramique haut de gamme. Ça doit trembler sévère chez les porcelainiers de la ville chaque fois que les lascars entrent dans leur studio de répétition tant j'ai du mal à croire qu'il n'y a pas un peu de casse sur les rayons dès qu'ils branchent leurs amplis. La terre, le bitume et le béton, ça n'est pas franchement l'idéal pour absorber les vibrations, au contraire, ça les éparpille même plutôt bien et dans un large rayon, le rêve pour tout briseur de vase qui se respecte. On a fait des progrès depuis Soissons. A la limite, je suis sûr que les boutiquiers préféreraient voir débarquer un car entier d'éléphants (Japonais ou pas) venir faire leurs emplettes dans leurs échoppes plutôt que d'apprendre que Reagan Burger sont en train de peaufiner quelque nouvelle ritournelle dans leur repaire. Mais on ne choisit pas toujours ses voisins, les Ukrainiens ont les Russes, les Napolitains ont le Vésuve, les Limougeauds ont Reagan Burger, c'est comme ça, il faut faire avec et accepter les menues nuisances qui en découlent. C'est que Reagan Burger, pour ceux qui ne connaîtraient pas, est un petit orchestre de chambre (forte) pratiquant le hardcore comme la Division Wagner le nettoyage ethnique, le trashcore comme une armée de mômes la razzia dans le stock de bonbons de la boulangerie du coin, le crust comme une meute de hyènes la chasse prophylactique chez la gente antilopinée. En cherchant bien, vous trouverez même un peu de grindcore dans la friture, mais ça c'est uniquement pour le bon goût. D'ailleurs, Reagan Burger sont pleins de petites attentions et de prévention pour leur clientèle. La preuve, ils fournissent le sous-bock avec ce nouvel album, vous n'aurez ainsi plus aucune excuse pour continuer à boire votre bière au goulot comme de vulgaires punks que vous êtes plutôt que dans un verre à pied comme le pochtron pétri de civilisation et de savoir-vivre que vous devriez aspirer à devenir,

surtout à votre âge. Une fois ces règles de bienséance établies, il faut savoir que Reagan Burger vous avoient la bagatelle de seize titres en pas beaucoup plus de vingt minutes. Ils ne perdent clairement pas de temps en salamalescs alambiqués les gugusses. Avec eux, La Fontaine en aurait bavé pour trouver une morale adéquate. C'est sur que "Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage" ça n'a pas été écrit pour eux. Remarquez, Jeannot ne les connaissait pas, il a donc des excuses. Avec Reagan Burger, la tortue n'aurait eu aucune chance de faire la nique à un lièvre trop naïf. Quand ils vous invitent à un thé dansant, vous n'avez pas à craindre d'atomiser votre permission de minuit, sauf si vous forcez un peu trop sur le pogo (ce qui est tentant vu comme ils sont convaincants) et que vous tombez raide de tachycardie au pied de la scène. Ce sont les risques du métier de punk, sinon il fallait faire Carla Bruni ou Louane seconde langue si vous vouliez de la berceuse plutôt que de l'uppercut en série façon orgues de Staline bégayeuses.

SILLY WALK/TENIA CREW (Split LP, Silly Prod/Keponteam/Kick Your Asso/Trauma Social)

La ville rose est à l'honneur avec ce split LP puisque les deux groupes qui se le partagent en sont originaires. Ainsi, pas de quoi désorienter les enfants du pays, ils s'y retrouveront toujours. A ma gauche donc (mais n'y voyez aucune orientation purement politique) Silly Walk qui, outre le fait de rendre hommage indirectement aux Monty Python, et qu'il ne faut pas confondre avec les Silly Walks montpelliérains, fait un punk-rock plutôt classique de facture et d'inspiration 77. Six titres au programme de la face "Bullshit", enregistrés localement au Swampland de Lo Spider, d'où cette sonorité parfois garagiste qui ne peut que nous complaire. A ma droite (non, toujours pas de chicanerie politique dans cette assertion) Tenia Crew (parfois aussi appelés Magic Tenia Crew, mais pas ici) dont le punk-rock est un tantinet plus bourru, donc plus punk que rock, même si "Rude boy" a de sérieux relents motörheadiens, ce qui ne peut pas déplaire non plus n'est-il pas ? En même temps, quand on assume être surtout inspiré par la bière, faut pas s'étonner. Pour conserver une certaine équité, la face "Boomerang" de la galette se compose elle aussi de six morceaux. De plus, on notera avec intérêt que les deux groupes sont des trios, autre similarité, ce qui n'autorise guère les grandes envolées lyriques mais permet de se concentrer sur l'essentiel, sur le minimum vital, sur le nouveau dur et indestructible de l'accord punk séminal. On évite ainsi l'excédent d'acides gras saturés, de sucres cachés et de sel industriel. Une fois remis de nos émotions et après décompte des points (poings ?), il faut bien admettre que désigner un vainqueur entre ces deux groupes relève du treizième travail d'Hercule. Le gros costaud aurait sûrement mis tout le monde d'accord à grands coups de massue dans la carafe pour pouvoir se déclarer lauréat, mais comme je n'ai pas ses muscles je me garderai bien de suivre cet exemple. Heureusement, les latins ont eu la bonne idée d'inventer le terme *ex aequo* et de nous le reforgeur tel quel, je ne vais donc pas me priver de la possibilité de le sortir de ma poche revolver et de le brandir alentour pour bien marquer ma préférence dans cette affaire. J'adore quand les histoires finissent bien. C'est mon côté fleur bleue.

Arno DE CEA & the CLOCKWORK WIZARDS : Rétrofuturisme Volume II (LP, Productions Impossible Records/Calico Records/A Tant Rêver Du Roi Records)

Il fut un temps où le double album était un extraordinaire signe extérieur de richesse musicale revendiqué, aujourd'hui, au moins en France, c'est le triptyque qui se porte beau. Comme dans le cas des Bordelais Arno De Cea & the Clockwork Wizards, puisqu'il ne vous aura pas échappé, si toutefois vous lisez intégralement cette chronique, en commençant banalement par les premières lignes, que cet album s'intitule "Rétrofuturisme Volume II". D'autant que, comme il vient après "Rétrofuturisme Volume I" paru en 2018, vous détenez là un autre indice. Et quand j'aurai conclu ma démonstration en vous précisant que les deux disques arborent le même graphisme de pochette, un petit coup de Photoshop en ayant juste changé les couleurs, vous devriez sérieusement vous douter de quelque chose. Oui, Arno De Cea & the Clockwork Wizards se sont bel et bien lancés ce défi de réaliser un triptyque discographique. Ce qui, en soi, ne change pas grand-chose pour l'auditeur lambda. On aura toujours droit à trois albums, qu'ils se déclinent en un concept éditorial un peu particulier ne changeant rien au plaisir qu'on a d'écouter ce que le groupe qualifie de "brutal surf musique". De la musique, c'est évident, c'est un peu le principe d'un petit orchestre comme celui-ci. Du surf, ça se tient également, puisque c'est le credo d'Arno De Cea & the Clockwork Wizards depuis leurs débuts, le Arno en question ayant

lui-même été la moitié du duo Stef & Arno qui déroulait déjà ses mélodies sur longboard dans une autre vie. Brutal, c'est déjà moins axiomatique, même si des titres comme "Bronzage désintégral" sont nettement dopés à la vitamine C. A moins que le côté "brutal" de la chose ne découle de la très forte influence que la science-fiction opère sur notre trio d'énergumènes élevés sous la nounou alien et au sein extra-terrestre. Une science-fiction qui se matérialise par l'usage de quelques claviers à l'antiquité affichée et donc à la robustesse éprouvée et par quelques effets électroniques plus évolués. Qu'on se rassure cependant, pas de quoi dénaturer le surf calibré et millimétré d'Arno De Cea & the Clockwork Wizards. Disons que le trio a su se doter d'atouts supplémentaires pour ramasser le dix de der sans user de tricherie. Ce surf n'a rien de frelaté et ne ferait pas honte à ses auteurs si ceux-ci tentaient de se mesurer aux vagues du Canyon de Nazaré. Encore que se coltiner guitare, basse ou batterie sur une planche ça ne doit quand même pas être de la tarte aux myrtilles. Au lieu de ça, Arno De Cea & the Clockwork Wizards préfèrent se hasarder à grignoter le record de longueur d'un morceau surf puisque, comme sur le "Volume I", chaque face de ce nouvel album se termine par un titre un poil plus étiré que la normale. Et c'est en constante évolution, passant de plus de quatre minutes pour le premier opus aux plus de sept minutes de "Au sud-ouest de nulle part" sur cette livraison. Du coup, entre les bruitages sci-fi et ces extensions harmoniques, Arno De Cea & the Clockwork Wizards se situent à peu près au point de rencontre entre Man Or Astro-Man ? et les Insect Surfers, un sacré crash en perspective si une collision se produisait entre tout ce beau monde. De quoi faire passer l'explosion de l'Etoile Noire pour un anodin pétard mouillé.

TOXIC WASTE : Animal bestial (LP, Trauma Social/Dirty Punk Records/Kanal Hysterik/Keponteam/Kulture(s) Punk/General Strike/Mass Productions/Padington Productions)

Toxic Waste qui se fend d'un pléonasme pour titrer son nouvel album, voilà qui devrait faire bondir quelques putrides immortels dans leurs fauteuils vert glauque. Mais la bestialité étant de moins en moins l'apanage de l'animal, il ne faut peut-être pas s'étonner que les Lillois veuillent rappeler ce théorème simple et basique. C'est que l'homme, ces derniers temps, retrouve lentement mais sûrement ses instincts bestiaux, le sport, la religion et la politique n'étant pas les moindres de ses démonstrations. Encore un petit effort mes frères et mes soeurs et nous aurons suffisamment régressé pour revenir au stade australopithèque ou pithécantrope. Certes, le retour à la nature est peut-être une bonne chose, mais est-il réellement besoin de remonter aussi haut dans notre arbre généalogique pour montrer notre fibre écolo ? Quand on voit certains spécimens assez peu civilisés, on se dit que beaucoup ont déjà posé leurs fesses dans une quelconque DeLorean et ont un peu trop abusé du convecteur temporel, ce qui augure mal de l'avenir. D'autant qu'il y a de moins en moins de tigres à dents de sabre ou d'ours des cavernes pour dézinguer les plus forcenés de ces aventuriers du retour vers l'animalité primitive. C'est, en substance, le constat que font Toxic Waste tout au long d'un album qui est loin de respirer l'optimisme béat ou la gaudriole décérébrée. Ce qui, de toute façon, n'a jamais vraiment été le genre de la maison. C'est que la carcasse est encore charnue, pas moins de 15 morceaux. Notez qu'ils ont eu le temps de réunir tous ces ingrédients, le disque ayant été élaboré sur une période d'un an, entre les emprisonnements généralisés et les condamnations culturelles et sociales. Ils avaient du biscuit pour se persuader du bien-fondé de leur discours. Au fil des titres, on sent que Toxic Waste sont pour le moins désabusés par une situation qui a complètement échappé au vulgum pecus, mais pas aux politiciens, aux industriels ou aux banquiers, ceux qui se goinfrent toujours de la misère sociétale avec la bénédiction des masses moutonnières puisqu'il faut bien constater cette navrante évidence. "Psychopathe mon amour", "La Vierge Noire", "Désert", "Sombre héros", "E-conne", "Idiocrate", "La civilisation", si ça ne résume pas l'apathie intellectuelle qui met aujourd'hui l'humanité sous cloche virtuelle façon "L'âge de cristal"... Musicalement, Toxic Waste restent fidèles à leur punk-rock élégamment chantourné, ni trop bourrin, ni trop rock'n'roll, surtout pas pop, un truc bien à eux en fait, qu'on reconnaît dès les premiers accords, sans même parler du chant d'Olif, lui aussi immédiatement identifiable. En trente ans, ils ont eu de quoi affiner leur Maroilles mélodique, qui fleurit bon la bière, la sueur et les chaussettes sales, mais quand même pas au point de virer incommodant. Il y a des limites à la bestialité familière. Un sixième album pour fêter ce trentième anniversaire, on oubliera vite que tout ne fut pas toujours rose pour rameuter les fidèles autour du gâteau. Chez Toxic Waste, le rouge et le noir se placardent toujours superbement, notamment sur la très belle pochette. Ce disque prouve que Toxic Waste en ont

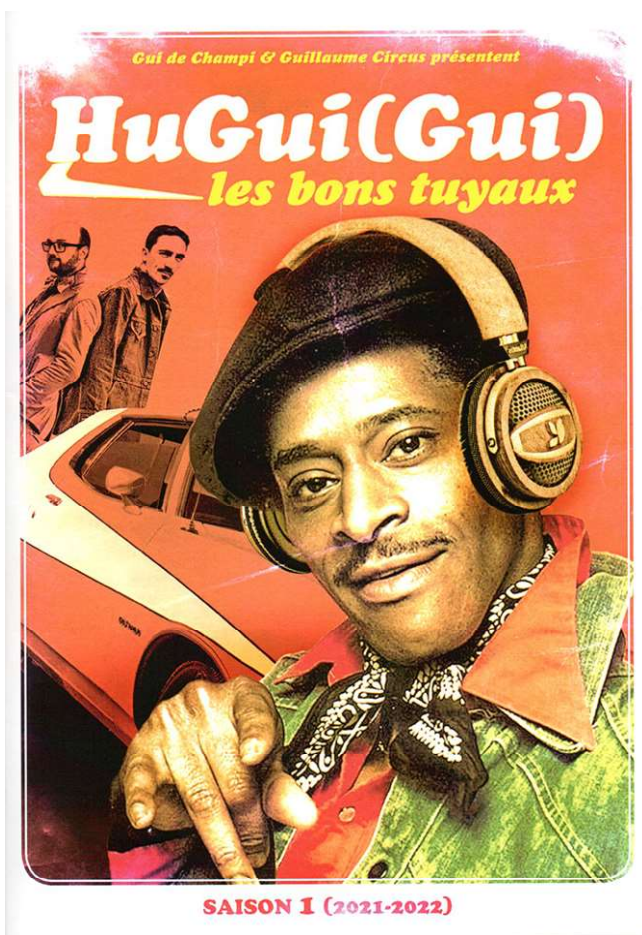
encore sous la Doc. Ca n'est pas un malheureux virus à la mord-moi le confinement, animal bestial ultime, qui allait leur faire mordre le pavé.

La FRACTION : De l'autre côté (CD, Gestalt/Tranzophobia/Trujaca Fala/Fraction Production/General Strike/Crash Disques/Mescufurus/Maloka/Twisted Chords/Stonehenge/Konstroy/Mass Productions)

Seize ans, c'est ce qu'il aura fallu attendre pour voir la Fraction sortir un nouvel album, seize ans depuis "La vie rêvée", un rythme qui a de quoi effrayer le plus stakhanoviste des collabos du CAC 40. On va dire que le COVID n'a sûrement pas aidé, mais, de toute façon, même sans ça, l'intervalle n'aurait guère été raccourci. Tiens, à propos de ce machin, je m'interroge. Est-ce que l'hippopotame rose ailé qui semble prendre son envol au beau milieu d'une banlieue poubelle (pléonasme ?) sur la pochette de ce disque ne serait pas un des effets secondaires, encore mal répertoriés, mais il y en aura forcément, de ces vaccins développés à marche forcée pour effrayer un peu plus les masses crédules ? Avec la bibine, la tendance est à l'éléphant du même tonneau, alors pourquoi pas le cétartiodactyle avec cette nouvelle substance ? Incidemment, je ne pensais pas pouvoir un jour caser ce mot dans une de mes chroniques, dommage que, présentement, je ne fasse pas un Scrabble, j'aurais pulvérisé tout le monde. Mais arrêtons les conneries et intéressons-nous au quatrième album de la Fraction, compteur débloqué en 1998, je vous laisse vous familiariser avec le rythme discographique du groupe. C'est sûr, la Fraction n'est pas franchement adepte du remplissage, de la superfluité ou du radotage. Le groupe ne sort un disque que lorsqu'il estime avoir les morceaux calibrés pour ça, pas avant. Ca prend le temps que ça prend. D'autant que cet album ne contient "que" dix morceaux, pour moins d'une demi-heure, il n'y a pas à tortiller, la qualité prime sur la quantité. Dix titres d'un punk-rock toujours aussi militant, revendicatif et engagé, mais un punk-rock placé sous le double signe de la mélodie et de la poésie urbaine. Pas de slogans rageurs mais parfois un peu vains chez la Fraction, pas de rythmes trop convenus même si la charge en rangs serrés reste le pas le plus efficace pour monter à l'assaut des redoutes politico-réactionnaires dressées pour contenir un prolétariat de plus en plus cabossé par les atteintes aux libertés sociales. En ce sens, la voix de Magali aurait sûrement fait le bonheur du Victor Hugo des "Misérables", de l'Emile Zola de "Germinal" ou du Delacroix de "La liberté guidant le peuple", encore aurait-il fallu qu'ils puissent en rendre par le verbe toutes les intonations gouailleuses, colériques et volontaristes, les plus aptes à en découdre avec un conformisme dévot et une orthodoxie benoîte. A l'écoute de ce disque, on se dit que l'âge n'a pas de prise sur le noyau dur constitué par Magali, Dédé et Boris, aux commandes de la Fraction depuis 1992. Baste ! Trente ans déjà qu'ils bourlinguent autour du monde, et ce n'est pas qu'une figure de style dans leur cas, eux qui ont joué dans plus de pays que la plupart d'entre nous n'en visiteront jamais, et qu'ils parafinent leur punk méfiant à l'existentialisme mature et pragmatique. "De l'autre côté", ils n'y sont pas encore passés, et n'y passeront sûrement jamais, sinon à quoi bon tout ça.

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX : Saison 1 (2021-2022)

Voir arriver un nouveau fanzine dans un paysage qui s'est dramatiquement éclairci ces quelques dernières années - "Abus Dangereux" et "Dig It" étant passés de vie à trépas, au sens propre en raison du décès de leurs fondateurs - ne peut qu'être salué comme il se doit. Quand, en plus, c'est l'oeuvre de deux activistes notoires de la scène rock, ça ne peut qu'augurer le meilleur. Mais commençons par le commencement, c'est-à-dire par la première page, pour finir, fort logiquement, par la dernière à la fin de cette chronique, si, bien sûr, les proverbiaux petits cochons ne me boulootent pas en route. Ce fanzine est en fait une compilation d'articles parus initialement dans cet autre estimable ouvrage ayant pour titre "W-Fenec Magazine". Au sein de ce dernier, Gui De Champi et Guillaume Circus ont un jour l'idée d'écrire, à quatre mains, une rubrique épistolaire qu'ils ont le bon goût (hum !) d'appeler "Hugui(GUI) Les Bons Tuyaux", clin d'oeil évident à la série télévisée "Starsky et Hutch", une référence comme une autre pour une rubrique punk, rock et assimilés, clin d'oeil également au prénom que leurs chers parents ont donné, il y a quelques décennies, à leurs charmants bambins, le même, bien qu'ils ne se soient pas concertés, Guillaume. Il y a pire. On pense bien sûr à Guillaume de Normandie, passé à la postérité sous le pseudonyme de Guillaume le Conquérant et dans l'histoire sous celui de Guillaume Ier quand il est devenu roi d'Angleterre en 1066. Accessoirement, Guillaume devrait être le nom du prochain



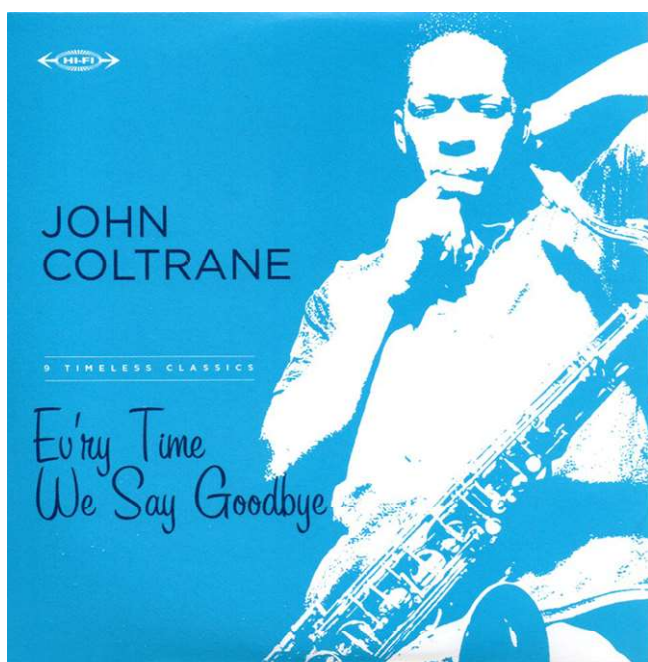
roi d'Angleterre, quand Charles III aura rejoint sa queen de mom dans l'au-delà puisque devrait lui succéder, sauf accident, son fils, William, version anglicisée de Guillaume. Au fil du temps, on trouve d'autres Guillaume dans les manuels scolaires, comme Guillaume de Nogaret, conseiller de Philippe IV le Bel et, à ce titre, fossoyeur des Templiers, ou Guillaume Apollinaire, nettement plus intéressant que ses prédécesseurs avec ses oeuvres littéraires dont "Calligrammes" ou "Les onze mille verges". Mais je m'éloigne de mon sujet d'étude. Or donc, à l'automne 2021, nos deux Guillaume préférés se lancent dans l'épopée "HuGui(Gui) Les Bons Tuyaux". Le principe est simple, l'un des deux gugusses balance un nom de groupe ou un titre d'album qu'il apprécie particulièrement et qu'il pense ne pas forcément faire partie du référentiel culturel de son acolyte, et argumente du mieux qu'il peut pour le faire adhérer à son point de vue et l'amener à découvrir sa pépite. En retour, l'autre Guillaume (ils alternent les premiers coups de ces parties d'échecs musicales) lui fait part de ses sentiments sur sa suggestion et lui renvoie dans les pavillons un autre groupe ou album qu'il serait bien avisé de découvrir à son tour. Le premier intervenant ayant le dernier mot, après avoir eu le premier, en lui répondant, l'effronté, pareillement quant à sa proposition. Après les formules de politesse introductives, chaque Guillaume est donc amené à disserter sur son choix. C'est souvent drôle, bourré de private jokes (plus ou moins privées histoire que le lecteur ne se sente pas trop largué non plus), et surtout très informatif puisque le but est certes de faire en sorte que le correspondant soit amené à succomber aux charmes de la sélection proposée, mais aussi, tant qu'à faire, c'est un peu le but d'un fanzine, que le lecteur se lance lui aussi dans l'exploration de la révélation. Au fil des cinq numéros de "W-Fenec Magazine" parus entre l'automne 2021 et l'automne 2022, on se familiarise ainsi, ou du moins tente-t-on de le faire si l'on se prend au jeu, avec les groupes suivants : New Pagans, White Reaper, Radkey, Lovebreakers, Kid Insane, Colleen Green, Cutlass Supreme, Knuckle Puck, Swain et Wet Leg. Autant de groupes qui ne me parlaient pas jusque-là, mais il faut dire que je n'ai pas forcément le même background musical que mes illustres collègues, ceci expliquant cela. A moins que ce soit le fait que je ne m'appelle pas Guillaume, ce qui voudrait alors dire que les prénoms influent sur les goûts musicaux de chacun. Si tel est le cas, je ne saurais trop conseiller aux futurs parents de faire bien attention au prénom qu'ils vont donner à leur progéniture, ça pourrait, au choix, ou leur pourrir leur vie future ou leur faire atteindre un nirvana culturel. Là tout de suite maintenant, au débotté, je leur déconseille fortement des trucs du genre Emmanuel, Nicolas ou Roselyne. Après, chacun

fait ce qu'il veut, mais un prénom, c'est le gosse qui le portera toute sa vie, pas ses parents, autant ne pas faire d'impair au moment du top départ, après, ce n'est pas de la tartiflette de rattraper le coup. Ce sont donc ces cinq joutes épistolaires qui sont regroupées dans ce premier numéro d'"HuGui(Gui) Les Bons Tuyaux" - le fanzine ayant tout simplement repris le titre de la rubrique, logique - comme autant d'échanges de plaidoiries entre avocats dans un prétoire, la robe ridicule et l'emphase Dupont-Moretitiennienne en moins, le second degré et la volonté d'édification de ses contemporains en plus. Au passage, le duo infernal se fend d'une rubrique bonus inédite spécifique au fanzine, autour d'Ethylene et d'Eureka Machines, il n'y a pas de petits plaisirs. Ce qui, au total, leur fait remplir leurs 44 pages format A5, élégamment illustrées, les doigts dans le nose (et dans la noise), plutôt pas mal pour une saison inaugurale. Qui en appelle d'autres. Seul bémol apparent, je ne sais fichtre pas comment vous pouvez vous procurer le bazar. En ce qui me concerne, n'étant qu'un vil et ignoble privilégié avec des relations longues comme le bras d'une grue de chantier - et c'est là que je suis content qu'on ne soit plus un 4 août 1789, ça risquerait de me chauffer aux fesses - c'est Guillaume Circus qui m'en a remis personnellement un exemplaire délicatement glissé à côté de la tasse de café qu'il m'a, dans le même temps, généreusement offerte. Délit d'initié ou simple corruption ? Que nenni, nous sommes entre gens de bonne compagnie, par au Parlement européen ni au Qatar, nom d'un petit pot-de-vin. Mais j'imagine que tout le monde ne connaît pas forcément l'un ou l'autre Guillaume et que ça ne marchera donc pas ainsi pour tout un chacun. Le mieux sera peut-être de passer par le site de "W-Fenec Magazine" et ainsi causer en direct (ou presque) avec nos deux détectives de choc, dont aucun, scoop, ne roule en Ford Torino rouge à bandes blanches. Je sais, ça irrite un peu de voir ses idoles ainsi déboulonnées, mais je ne pouvais pas passer cette information sous silence, moi aussi j'ai ma déontologie à préserver.

John COLTRANE : Ev'ry time we say goodbye (LP + CD, Rat Pack Records)

Rat Pack Records - référence à la brochette de pochtrons hollywoodiens emmenés par Humphrey Bogart puis Frank Sinatra dans les années 50 et 60 - est un label spécialisé dans la conception de compilations à tirage limité et en vinyle de couleur. Cet opus consacré à John Coltrane est à dominante bleu ciel, pochette et galette, du plus bel effet. Bleu ciel comme l'azur où John Coltrane emmenait sa musique quand il était inspiré, et il l'était toujours le bougre. Le vinyle propose six titres, le CD y ajoute trois bonus. On ouvre les festivités, le mot n'est pas trop fort, avec le classique "Blue train" de 1957, véritable chef d'oeuvre de hard bop pour ce quasi premier effort solo du saxophoniste, assurément l'une de ses pièces les plus populaires. Le morceau s'étirant sur plus de dix minutes, on sait que, désormais, les improvisations live de ces jazzmen issus du be bop se retrouveront également en bonne place sur leurs disques grâce à la généralisation du microsillon, une technique et un format qui autorisent la reproduction sur le temps "long". Après "Like Sonny" de 1960, avec entre autres le pianiste McCoy Tyner, arrive "Ev'ry time we say goodbye", reprise de Cole Porter qui donne son titre à la compilation. Enregistré en octobre 1960, ce titre est exécuté par l'une des meilleures formations à avoir accompagné John Coltrane, ici au saxophone soprano, à savoir McCoy Tyner, Steve Davis à la contrebasse et Elvin Jones à la batterie. Une formation minimaliste pour une ballade (Cole Porter n'a jamais été réputé pour sa frénésie musicale) que l'absence de chant rend d'un coup beaucoup moins mièvre que l'original et que nombre d'autres reprises. Extraites du même album, on trouve sur cette compilation deux autres reprises, "My favorite things" (qui donne son titre au disque original), de la comédie musicale "La mélodie du bonheur", laminée sur près d'un quart d'heure, autant dire que John Coltrane a largement de quoi faire virevolter, pirouetter et tournicoter son soprano, et "Summertime" (CD uniquement), la scie de George Gershwin pour "Porgy and Bess" où, cette fois-ci, c'est au saxophone ténor que Coltrane débroussaille la routine et l'ordinaire de la comédie musicale grand public. En même temps que ce quatuor magique enregistre "My favorite things" (octobre 1960), il met également en boîte l'album "Coltrane plays the blues" - du moins les morceaux qu'Atlantic regroupera en album en 1962 après que Coltrane aura rompu son contrat avec le label - dont on retrouve un extrait sur le CD, "Blues to Elvin", évidemment écrit par le batteur Elvin Jones. Pas vraiment du blues au sens premier du terme mais plutôt la vision du blues version Coltrane et surtout sa connexion évidente avec le jazz, le saxophoniste étant ainsi fidèle à sa réputation de génieur pour une scène jazz souvent empruntée dans ses oripeaux un peu trop amidonnés. Autre ballade, "Naima" (1959), dédiée à sa première femme, Juanita Grubbs, dont c'était le

surnom. Son inclusion dans cette sélection s'explique probablement par le fait que ce morceau aurait été considéré par Coltrane lui-même comme sa meilleure composition, au point qu'il a continué à la jouer pratiquement toute sa vie, y compris après son divorce d'avec son inspiratrice. Extrait du même album que "Naima" suit le morceau qui lui donne son titre, "Giant steps", enlevé, énergique et d'une complexité harmonique qui n'a plus grand-chose à voir avec le be bop. Et quand on songe que John Coltrane enregistre "Giant steps" juste après avoir participé à "Kind of blue" de Miles Davis, on mesure le pas de géant (ridiculemment facile celle-là, je l'admets) que John Coltrane vient de faire faire au jazz en général. Quant au troisième et dernier titre bonus du CD, il s'agit de "Like someone in love", écrit à l'origine, en 1944, pour le film de William Seiter "Belle of the Yukon" avec Randolph Scott, l'effeuilleuse Gypsy Rose Lee et Dinah Shore, cette dernière l'interprétant à l'écran. L'année suivante, Bing Crosby en fait un succès. C'est en août 1957 que John Coltrane l'enregistre, uniquement accompagné par le contrebassiste Earl May et le batteur Art Taylor. Du coup, le saxophone ténor de Coltrane survole les débats sur un titre pourtant très varié à la base, la section rythmique se contentant d'un service minimum. On est encore plutôt dans le be bop que dans les futurs expérimentations d'un Coltrane qu'on connaîtra plus aventureux. Au final, une belle compilation (au propre comme au figuré) pour découvrir les débuts solo du bonhomme au cas où vous ne seriez pas trop familier de son oeuvre.



FORMATS COURTS

TOKYO LUNGS/FERAL STATE (Split EP, Mass Productions/No Time Records/Toxic Wotsit/Kibou Records/Urinal Vinyl Records)

Deux groupes britanniques associés sur un même EP qu'on peut sans risque qualifier de dynamique, la perfide Albion ne nous avait plus habitués à telle fête depuis longtemps. Tokyo Lungs est un duo qui vous emboucanne les oreilles comme si un orchestre symphonique pouvait faire du hardcore. Ces types-là seraient dotés d'une dizaine de bras chacun que ça ne m'étonnerait qu'à moitié. D'autant qu'en plus ils jouent à la vitesse d'un missile hypersonique, ça risque donc de vous ébouriffer le cerveau. Sur leur face de 7", ils parviennent à caser huit morceaux, si si c'est possible. Même si ça tourne en 33 tours par minute, ça reste quand même une belle performance. Sur l'autre côté de la rondelle, Feral State relèvent le défi haut la main. Cinq titres "seulement", certes, mais aussi bourrins, aussi ronflants et aussi véloces, comme s'ils avaient décidé d'atomiser tous les radars et les décibelmètres du royaume. Charles III ne s'attendait sûrement pas à autant tintamarre en prenant la place de sa mômman sur un trône qui, du coup, doit sérieusement tanguer sur ses fondements, et Charles sur le sien, tout vétéran des coups de tabac qu'il est. A son âge, faudrait pas qu'il nous fasse une attaque. Un enterrement version orgiaque dans l'année, ça devrait peut-être suffire, faudrait voir à ne pas répéter la plaisanterie trop souvent.

RAW DEAL : Horror Pt. 3 (CD single autoproduit)

Ce groupe mexicain nous a déjà habitués à sortir des singles inspirés par le cinéma d'horreur, version borgne d'un certain romantisme très XIXe siècle. D'ailleurs, c'est indiqué dans le titre, c'est le

troisième. Après s'être intéressés aux non-morts, aux fantômes et aux sorcières, ils prennent aujourd'hui contact avec une épouvante moins tangible, plus délétère. "Haunted Hill" se réfère au film "House on haunted hill" de William Castle en 1959 avec le grand Vincent Price, une sorte d'escape game avant l'heure, sauf que là personne ne viendra vous ouvrir la porte une fois le temps écoulé. "Les yeux sans visage" s'inspire du film de Georges Franju en 1960 avec Pierre Brasseur, Alida Valli et Edith Scob, une variation autour de la récréation humaine à la Frankenstein. Curieusement, si le premier titre est chanté en anglais, ce qui se tient, le second est en allemand. Je n'avais pas entendu dire que le Mexique avait accueilli tant de criminels de guerre nazis à la fin de la guerre, en particulier certains médecins de la mort, pour que Raw Deal choisisse la langue de Mengele pour un texte de toute façon très court, la chanson ne faisant que 45 secondes. La première ne faisant pas beaucoup plus du double, inutile de dire que si vous voulez vraiment vous imprégner de ce nouveau single de Raw Deal, il va falloir lever votre cul du fauteuil à peine l'y avoir posé. Moi-même, le temps d'écrire cette chronique, j'ai bien dû me le repasser une demi-douzaine de fois. Remarquez, c'est raccord avec la production frénétique du groupe qui, en une douzaine d'années, nous a déjà avoinés plus d'une trentaine de ces formats ultra courts, pas de quoi être surpris.

PLATON et les CAVES : La génération d'aujourd'hui (CDEP, Dangerhouse Skylab)

Le label lyonnais Dangerhouse Skylab fait oeuvre d'archiviste avec la sortie de ce EP du groupe québécois Platon et les Caves. Passons sur le look affiché par les cinq montréalais sur la pochette du disque, toges et couronnes de lauriers passés par-dessus de modernes costumes noirs leur donnant une allure de parfaites andouilles, ce qu'ils n'étaient sûrement pas mais, parfois, le second degré peut être cruel et vous balafrer une réputation pour l'éternité. En même temps, il leur fallait bien justifier leur nom de groupe, inspiré par l'allégorie de la caverne développée par Platon dans sa "République". Mais comme ça restera probablement l'une des rares opportunités de les "admirer", aucune séance de rattrapage ne viendra atténuer l'effet ainsi produit. Mais intéressons-nous plutôt à la musique d'un groupe à la sonorité garage prononcée, notamment avec la "traditionnelle" guitare fuzz qui, je me dois de le confesser publiquement, reste de loin l'attribut instrumental que je préfère, le genre de truc à me filer des frissons même par temps de canicule. Du temps de leur splendeur, dans les années 90, Platon et les Caves n'ont sorti aucun disque, cette erreur de casting est aujourd'hui réparée avec ces quatre titres, tous issus du répertoire d'autres groupes ou artistes québécois. "La génération d'aujourd'hui" est emprunté aux Chanceliers, groupe dans lequel officiait, à partir de 1966, Michel Pagliaro, futur nom de la scène rock locale, ce titre datant de 1967. "Les mauvais garçons" fut popularisé dans la Belle Province par Denis Pantis en 1965, qui l'a lui-même puisé chez Johnny Hallyday (1964). Une ironique version que celle de Platon et les Caves avec un curieux et indéfinissable accent roulant le "r" sur le mot "pourquoi", intonation pas vraiment québécoise d'ailleurs, à part ce mot le chanteur du groupe ne présente pas la tonalité nasillarde habituelle du québécois et pourrait aisément passer pour un français. "Oh non" vient de chez les Hou-Lops, circa 1966, et "Vivre avec toi" de chez les Misérables en 1965. Tout ça est savamment millésimé et même si "Les mauvais garçons" et "Vivre avec toi" avaient eu les honneurs, à l'époque, d'une parution sur une paire de compilations, la renommée de Platon et les Caves n'avait guère dépassé les rives du Saint-Laurent, même si quelques-uns de ses membres venaient de chez les plus réputés Guesomes ou Cryptics. Sympathique initiative donc que cette (ré)édition post-mortem. Pour Platon, le vrai, je pense qu'il faudra encore attendre quelques siècles que la science nécromantique ait fait des progrès avant de voir à quoi il ressemblait vraiment.

SOCIAL EXPERIMENT : Everything is connected to everything else (CD, Blind Destruction Records/Mass Productions/Maloka/Deviance)

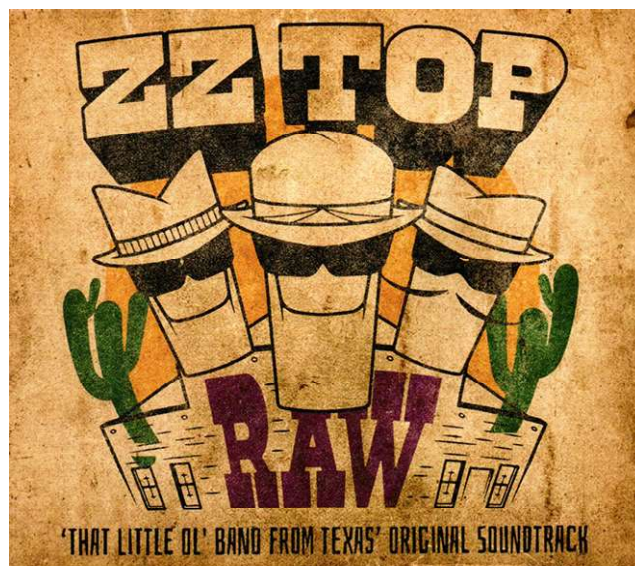
Encore un groupe avec de la bouteille, et pas seulement à la main. Le groupe gallois est en effet composé de gonzes qu'on a déjà pu entendre avec des escadrons tels que Rectify, In The Shit, This System Kills, Rejected, Bring To Ruin ou Regret. Listé comme ça, ça fait très who's who punk, mais ça renforce surtout la haute idée qu'on se fait de Social Experiment depuis leur premier album, "Rumours of our demise are not greatly exaggerated" en 2018. D'ailleurs, au niveau des labels qui sortent ce deuxième album, on a pris presque les mêmes, Deviance venant raccrocher les wagons d'un train à la limite de son poids total roulant, donc difficilement arrêtable une fois expulsé de son aire de lancement, c'est-à-dire dès le premier accord. Pas de sommations, pas de décompte, pas d'avertissement, Social

Experiment envoie le bois sans barguigner et ne se met en pause qu'une demi-heure et douze morceaux plus tard après avoir ravagé votre petit environnement cosy et douillet (ou votre squat délabré, pas d'exclusive) et anéanti votre système auditif laborieusement élaboré au fil de millions d'années d'évolution. Social Experiment est au punk lambda ce qu'une comète baladeuse fut au dinosaure apathique, une bombinette à retardement hautement chagrine. Sauf que le punk, lui, devrait s'en remettre sans trop de mal et s'en remettre une couche en remettant le bouton "play" de son lecteur en marche une fois remis de ses émotions électriques, car le punk a aussi un petit coeur sensible et peut donc s'émouvoir de tant d'agressivité musicale et de brutalité mélodique. Comme la mémère devant son chien-chien, mais en moins gaga, quand même. Le punk a une réputation à tenir, comme Social Experiment d'ailleurs, plutôt turbulente dans leur cas. On ne se présente à un entretien d'embauche avec des CV comme les leurs sans une certaine assurance et une foi indéfectible en ses capacités à avoiner une grêle de notes aussi drue que le déluge de fer sur Gravelotte. Rien d'étonnant donc à entendre Social Experiment saupoudrer son anarcho-punk de quelques grains d'un hardcore plutôt furieux dans son déchaînement d'irascibilité. Et, comme le groupe le constate dans le titre de l'album, tout étant désormais interconnecté, les battements d'ailes frénétiques de nos cymriques papillons provoquent des tsunamis XXL un peu partout sur la planète, et un peu partout dans nos frères petits corps d'humains carencés en à peu près tout et n'importe quoi. J'en connais qui vont avoir du mal à revoir le jour. Seuls les plus forts survivront, pour l'instant j'en fais partie, cette chronique en est la preuve, mais je ne garantis que des effets secondaires à longue portée ne viendront pas me réveiller de petites crevasses des tympans avant la fin de ce siècle. Mais ne vendons pas la peau de l'oreille avant de l'avoir débouchée.

ZZ TOP : Raw (CD, Shelter Music Group/BMG)

Un an après la mort de Dusty Hill, ZZ Top fait paraître son nouvel album. Même si ce n'est pas tout à fait celui qu'on attendait. En effet, juste après la mort du bassiste, Billy Gibbons et Frank Beard annonçaient à la fois que Dusty Hill serait remplacé par Elwood Francis, le technicien guitare de Dusty Hill, et, surtout, que ce dernier avait eu le temps d'enregistrer basses et vocaux pour le prochain album du groupe. En toute logique, on attendait donc ce nouvel album. Mais, au lieu de celui-ci, ZZ Top a choisi de faire paraître l'un de ses derniers enregistrements "live". Du moins pas un vrai live avec public, bière et sueur, encore que de la bière il a quand même dû y en avoir, mais sa prestation pour les besoins du documentaire "That little ol' band from Texas". Ce film fut tourné en 2019 et raconte tout simplement l'histoire du groupe. Pour l'illustrer, ZZ Top avait investi le Gruene Hall de New Braunfels, non loin de San Antonio, Texas bien sûr. Accessoirement, cette salle de danse passe pour être la plus ancienne de l'état encore en activité. Quelques-uns des titres enregistrés par ZZ Top ce jour-là figurent dans le documentaire, mais pas tous. L'intérêt, c'est que ZZ Top a joué dans les conditions du live mais que cette prestation a été enregistrée dans les conditions du studio. Alliant donc le meilleur des deux solutions. Du coup, on a là le trio ZZ Top, et c'est tout, sans la grosse artillerie déployée sur scène, encore que sur "Legs" il traîne quand même quelque discret ersatz de bande préenregistrée ou peut-être même de synthériseur planqué derrière les amplis. Avec "Raw" ("Cru" en français, on aura compris le but recherché), ZZ Top revient aux racines, celles du blues qu'ils jouaient dans les bars et les petits clubs de leurs débuts, en zappant les prestations actuelles dans les stades et les festivals. D'ailleurs, si "Raw" ne propose aucun inédit, on notera avec bienveillance que les morceaux les plus récents repris par des ZZ Top quasiment en charentaises datent de 1983, rien de postérieur à cette date, ce qui se tient si l'on considère que, sur scène, le groupe, bien qu'alignant encore régulièrement les nouveaux albums, ne joue quasiment que du matériel vintage et fort peu de modernes efforts. Il faut dire qu'il est difficile de faire l'impasse sur des standards comme "La Grange" ou "Tush", calibrés et alésés au poil de cul après presque cinquante ans d'usinage. Les morceaux les plus anciens remontent carrément au premier album en 1971, ce sont "Brown sugar", qui n'a évidemment rien à voir avec les Rolling Stones, et "Certified blues". Puis le groupe revisite "Rio Grande mud" de 1972 ("Just got paid"), "Tres hombres" de 1973 ("La Grange"), "Fandango" de 1975, avec carrément quatre extraits ("Thunderbird", "Blue jean blues", "Heard it on the X" et "Tush"), "Degüello" de 1979 ("I'm bad, I'm nationwide"), en faisant l'impasse sur "Tejas" de 1976, "El loco" de 1981 ("Tube snake boogie") et "Eliminator" de 1983 ("Gimme all your lovin'" et "Legs"). En 2019, quand ZZ Top enregistrent ces bandes, cinquante ans après leurs débuts, nul doute qu'ils viennent de prendre place dans une machine à remonter le temps, en l'occurrence la Ford

Highboy 1932 avec laquelle il se rendent au Gruene Hall, et qu'ils se revoient en train de ressasser leurs racines blues et rock'n'roll pour en faire ce boogie-rock qui a aujourd'hui fait le tour de la planète. Ce sont en fait les trois même gamins, les barbes un peu plus longues et les cheveux un peu plus blancs, qui se font plaisir à jouer du blues au plus près de l'os sur ce disque. Un live qui n'en est pas vraiment un, un best of qui n'en est pas vraiment un non plus, un nouvel album qui n'en est toujours pas vraiment un, mais quand même un peu de tout ça, comme une parenthèse enchantée dans leur carrière déjà bien avancée, de quoi leur permettre de repartir à l'assaut après avoir encaissé le coup de la perte de Dusty Hill. Les aficionados vont s'en délecter, les dilettantes qui ne résument ZZ Top qu'à leurs barbiches démesurées n'y trouveront probablement aucun intérêt, personnellement, je préfère quand même réentendre ces morceaux archi-connus ainsi rendus dans leur jus plutôt qu'une énième compilation faite de bric et de broc sans trop de réflexion. Ce "Raw", on peut supposer que ce sont nos trois cow-boys qui en ont pensé la sélection, on peut donc y déceler une forme de journal musical intime écrit à six mains (et deux pieds) durant un demi-siècle. En attendant le prochain vrai nouvel album, celui entamé avec Dusty Hill avant qu'il n'aille rejoindre son idole Elvis Presley sur la grande scène des rockers morts au champ d'honneur.



PRISONNIER DU TEMPS : Comme un lion en cage (CD, Une Vie Pour Rien)

Chère Barbara, je ne sais pas s'il pleuvait sur Brest ce jour-là, le jour où Prisonnier Du Temps s'est formé je veux dire, ou même le jour où le groupe a décidé d'enregistrer son premier album, mais ça se pourrait bien, l'obligeant à rester à la maison jusqu'à y puiser l'inspiration pour lui donner son titre. C'est sûr que quand le crachin vous oblige à tourner en rond entre quatre murs il doit y avoir de quoi se sentir comme un félin privé de liberté par quatre indignes rangées de barreaux savamment disposées pour vous empêcher d'aller baguenauder sur les bords de la Penfeld. Du coup vous ruminez quelques ritournelles dans votre cerveau en surchauffe et ce ne sont pas d'aimables ballades qui vous viennent à l'esprit. Du moins, pour Prisonnier Du Temps, c'est bien de quelques méchantes ariettes punk, hardcore et oi qu'ils ont accouché. Le crachin devait être un tantinet cafardeux pour en arriver là. Remarquez, Prisonnier Du Temps étant le nouveau projet de Jacky Cadiou, déjà bassiste chez Syndrome 81 ou batteur chez Coupe Gorge, il eut été étonnant qu'il en aille autrement. Le garçon n'est pas spécialement réputé pour son côté chanson autour du feu de camp, à moins que le feu de camp en question soit l'immolation d'une friche industrielle et que la chanson soit soutenue par une rythmique de cocktails Molotov - qui, accessoirement, vont bientôt devenir des produits de luxe au prix de l'essence. Le groupe revendiquant également un certain penchant pour la scène indie de Portland, Oregon (même si ça ne s'entend pas trop), ville guère moins humide que Brest, on retrouve une certaine logique dans le concept Prisonnier Du Temps dont le punk-rock n'a rien de primesautier ni de léger, mais propre en revanche à vous déloger de vos pénates pour aller rugir dans la rue, voire y construire une petite barricade, et ainsi faire entendre votre colère nourrie aux frustrations d'un quotidien pas toujours très rigolard.

PKRK : Ressasser (CD, Asso Kezako Prod)

"Ressasser" est le deuxième volet de la trilogie annoncée par les vétérans messins de PKRK. Enfin quand je dis les vétérans, il s'agit là d'une licence littéraire (même si je n'ai pas la prétention d'être un écrivain, n'exagérons rien) puisque le groupe ne compte plus que Vincent Massey pour porter le flambeau de ce qui n'est désormais qu'un duo, avec un nouvel arrivant, Loran Toxic (de Toxic Waste), multi-instrumentiste (guitare-basse-batterie) et ingénieur du son chez qui le disque a été enregistré. Au moins l'esprit PKRK est-il toujours présent sur ces six titres d'un punk plutôt bien foutu et chantourné. Un punk un peu plus intelligent que la moyenne, ce qui se vérifie dans le texte. Sur le premier volume, "Elle", c'est Rimbaud qui était convoqué, ici c'est Victor Hugo qui est aimablement invité avec des extraits de son long poème "Les djinns". Personnellement, Totor n'est pas mon écrivain préféré mais je ne peux cependant nier que ce n'est pas ce qu'on a fait de pire en littérature. Et les références culturelles, comme toujours chez PKRK, ne s'arrêtent pas là, "Sept fois à terre" est ainsi le contournement d'un célèbre proverbe japonais. Quant à "La légende du vieux tabouret", si l'on n'en trouve trace nulle part dans le vieux pot littéraire, Perrault, Andersen ou les frères Grimm auraient pu en faire un petit conte iconoclaste et visionnaire lors d'une quelconque soirée un peu trop arrosée. Au risque certes de se retrouver bannis par leurs pairs pour impertinence déplacée, mais ça aurait au moins fait parler dans les vieilles chaumières. Ce deuxième tome est fidèle à la tradition PKRK avec ses mélodies charnues et ses riffs intenses. Le fait d'être réduit à un duo recentrant le sujet sur l'essentiel et le nécessaire sans se fourvoyer dans des dérives par trop embrouillées, ce que les trois bonnes décennies d'activité de Vincent Massey pourraient laisser craindre si l'on ne savait pas le quidam aussi intègre et aussi dévoué à sa vision d'un punk-rock réfléchi et raisonné. Et ce n'est pas parce que ce disque est intitulé "Ressasser" que Vincent Massey en est arrivé à yoyoter et à radoter, pas comme certains que je ne nommerai pas par égard pour eux et les souvenirs qu'il nous en reste. Même les punks peuvent parfois mal vieillir, hélas, ce n'est pas le cas de PKRK. Attendons donc la troisième livraison de cette triplette avec la sérénité du mercenaire repenté faisant le compte de ses points-retraite.

The NUCLEAR BANANA : Riot on Kansas City Stip (LP, Supernova Productions)

Sous ce nom surréaliste (sorte d'"Electric Banana" des Pretty Things upgradé et modernisé) se cache le nouveau projet de notre vieux ami Joey Skidmore, de Kansas City, d'où le titre de l'album, un incroyable assemblage de musiciens aux CV aussi fournis que le système pileux de Cousin It. Quelque part, ce groupe est une émanation du festival psyché-garage "Skid-O-Rama" que Joey organise depuis 2015 et dont la programmation s'articule autour de quelques-uns des meilleurs groupes garage américains ayant survécu aux lysergiques 60's, quoique souvent réduits à leur plus simple expression avec seulement un ou deux, pour les plus chanceux, de leurs membres originels. Les rares qui ont surmonté toutes les épreuves et embûches, naturelles ou non, qui furent fatales à tant d'autres. The Nuclear Banana peut donc aussi se comprendre comme un hommage "anthume" - merci à Alphonse Allais d'avoir forgé ce néologisme qui, pour le coup, m'arrange bien aujourd'hui, même si je ne suis pas certain que c'était là son but premier - à ces survivants des guerres psychédéliques. Fendons-nous donc de l'inévitable "name dropping" pour que vous sachiez bien de quoi il retourne dans ces confessions de "musaceae" irradiées. Au passage, les apprentis-sorciers de l'industrie agro-alimentaire paraissent de bien petits joueurs avec leur chlordécone à côté de la fulgurance de l'uranium enrichi, mais c'est une autre histoire de santé publique.

Outre Joey Skidmore, the Nuclear Banana regroupe quelques fameux pistoleros de la conquête du riff ultime, comme Tony Valentino, des Standells, Elan Portnoy, des Fuzztones, entre autres, Eric Ambel, des Del Lords ou des Blackhearts de Joan Jett, Mark Stein, de Vanilla Fudge, Pascal Mangaro, le frenchie de l'étape, passé dans les rangs de Holy Curse, Dimi Dero Inc., les Fossoyeurs, les Marteaux Pikettes ou Guillotine, liste loin d'être exhaustive. Si l'on totalise les années d'expérience de tout ce petit monde, on doit bien tourner autour des deux ou trois siècles, ce qui commence à ressembler à une destinée biologique quasi biblique. Etonnez-vous que cette somme de vécu, de pratique et d'habileté accouche d'un disque aussi plaisant à écouter et qui a le bon goût de se partager équitablement entre originaux, écrits par Joey Skidmore et Tony Valentino, ensemble (l'efficace et tubesque "Scooter girl") ou séparément, et reprises qui, elles-mêmes, taraudent direct dans le bois dur, Standells (l'évident "Good guys don't wear white"), P.F. Sloan via Barry McGuire ("Eve of destruction"), Chocolate Watch Band ("Medication"), Rolling Stones

(le très mélodique et dilettante "Tell me"). "Riot on Kansas City Strip", inspiré par le film de 1967 "Riot on Sunset Stip" dont les Standells interprétaient d'ailleurs la chanson générique, est un album qui aurait pu paraître au milieu des 60's sans qu'on s'en offusque avec ses fragrances délicieusement rétro et sa décontraction toute fleurie. Un disque gravé sur cire jaune banane, toute autre couleur aurait été du plus mauvais goût, y compris le noir, sauf à priser particulièrement les fruits trop mûrs, ce qui ne veut pas dire pour autant que vous puissiez croquer dedans sans y laisser une ratouche ou deux, seul le diamant de votre hi-fi aura l'heur de s'y enfoncer sans dommage.

CARMEN COLERE : Ferme ta gueule (CD, Deviance/Kanal Hysterik)

On connaissait déjà Julie Colère, un groupe de Seine-Saint-Denis qui revendique faire du punk-musette, essentiellement parce qu'Angela, la chanteuse, joue aussi parfois de l'accordéon, mais la famille Colère, plus que recomposée, abrite également la cousine Carmen, de Nancy. Ici c'est d'électro-punk dont il est question mais c'est tout aussi énervé et échauffé. Quand on est en colère, en général, ça se sait très vite puisqu'on est assez enclin à gueuler, à vitupérer et à tonner sa rage et sa hargne. Et quitte à tonitruer, mieux vaut être à plusieurs, ça porte plus et plus loin. Chez Carmen Colère, ils sont justement trois chanteurs, deux demoiselles et un damoiseau qui ne font pas vraiment dans l'aubade ni l'amour courtois. Carmen Colère sont plus inspirés par Gilles de la Tourette que par Guillaume de Machaut. Mais quand on vit dans une place forte où il faut être grossier et offensif pour se faire entendre des autistes qui la tiennent sous leur coupe, on n'a pas tellement le choix des armes. En ce sens, "La gorda caçada" ("La grosse merde" chez nos voisins ibériques), "Ferme ta gueule" ou "Tête de con" ont au moins le mérite d'aller droit au but, sans circonvolutions entortillées, sans tergiversations sémantiques, sans digressions hésitantes. Le politiquement correct, Carmen Colère laisse ça aux politicards, aux journalistes à leur botte, aux pisse-copies de la presse accréditée. Derrière notre trio de hurleurs, la guitare et la basse ne sont pas en reste, tabassant des riffs capables de condamner par contumace tout adepte de mièvrerie sucrée et acidulée façon club Mickey consensuel. Il faut dire que les deux porte-flingues sont poussés au cul par une boîte à rythme qui, par définition, ne ralentit pas le tempo une fois calibrée sur le bon "BPM", ici largement "allegro" voire "presto". Par dessus tout ça, vous ajoutez, de temps en temps, un saxophone en folie qui évolue entre free style improvisé et avant-garde thrash et crieur, avec même une petite touche bérurière mastoïde ("Eau écarlate", "La fille du boucher") pour consolider les fondations punk d'un édifice qui trouverait peut-être sa place dans une favela ou un bidonville mais sans la fragilité apparente de la cabane en tôle. Cette triple appartenance électro, punk et jazz fait de Carmen Colère bien autre chose qu'une simple machine à balancer du slogan par pur pavlovisme. Il y a dans ce collectif une vraie démarche à la musicalité aussi radicale que son engagement sociologique, une démarche arty qui se décline aussi graphiquement avec un livret tout en collages. Pour terminer, notons que Carmen Colère vous en donne pour votre argent puisque ce nouvel album, "Ferme ta gueule", ne comptant que huit chansons, ce qui fait certes un peu chiche, le groupe a décidé d'y ajouter les deux opus précédents, "Boom boom punk" (2020, 6 titres) et "AAHahahahAAH" (2017, 5 titres), qui n'étaient jusqu'à présent disponibles qu'en téléchargement, ce qui transforme derechef le bazar en une indispensable intégrale qui ne saurait nous faire hurler à la truanderie capitaliste, à moins d'être d'une parfaite mauvaise foi digne d'un ministre de l'économie et des finances ou d'un ex banquier, suivez mes regards croisés.

OLD ROTTEN BASTARDS vs CEINTURE NOIRE (Split CD, Acide Folik/Skatepizza/Deviance/Crustatombe)

Deux groupes complices pour ce split CD qui aura connu bien des vicissitudes, de sa conception à sa réalisation. Deux groupes complices disais-je puisque tous deux originaires de Nancy et qui partagent le même batteur, qui répond au doux pseudonyme de Mignon, ça ne s'invente pas, surtout quand on l'entend cogner sur ses peaux comme si, à lui seul, il voulait se faire une compagnie de CRS ou un régiment d'artillerie russe. D'ailleurs, si on lui en donnait la possibilité, je ne parierais pas forcément sur sa défaite. C'est que les deux groupes ne font pas vraiment dans la dentelle, à la louche et sans trop entrer dans les détails, disons que ça oscille, façon boule de démolition, entre hardcore, thrash et violence (oui, dans leurs cas, la violence devient un style musical). Bref, ça crache, ça éructe, ça débouffe pendant un quart d'heure, juste le temps d'éviter le tilt et de gagner une partie gratuite (pour la private joke, voir la pochette de ce

sympathique digisleeve). Côté Old Rotten Bastards, quatre pépites de pur crossover, dont une "Intro" qui dure presque trois fois plus longtemps que le morceau qui lui succède, "Nazyrov fuck off", une méchante diatribe contre le président tchétchène Kadyrov qui a lancé une véritable fatwa contre les homosexuels. Pour sa part, "Sexion Dassault" dénonce les pleins pouvoirs militaro-industriels concédés à cet avionneur sans scrupules. Pour finir, Old Rotten Bastards reprend "Satanation" du groupe américain Asschapel afin de rendre hommage à leur défunt chanteur, Erik Holcombe, manière de conforter leur backround. Chez Ceinture Noire, on se fend d'un titre en japonais de circonstance, toujours si l'on se réfère à leur face de pochette, d'une charge contre les ferrailleurs, dont ils se demandent s'ils sont réellement humains, "Ferraillosaurus rex", et d'un questionnement existentiel à propos d'une ville devenue un flipper géant, histoire d'être raccord avec la vision de la vie de leurs potes d'Old Rotten Bastards. Finalement, ça valait la peine d'attendre plus de deux ans la sortie de ce disque qui aura pâti d'une crise sanitaire et d'une crise culturelle qui voit les majors se réapproprier le pressage du vinyle après avoir voué aux gémonies ce support depuis près de quarante ans, ce qui explique sa parution en CD là où l'on aurait préféré un objet en cire. Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse musicale.

The ETERNAL YOUTH : Life is an illusion, love is a dream (CD, Kicking/TFT Label/Omnivox Records)

Au mépris des lois sur le temps de travail, Fra, le chanteur d'Eternal Youth, se retrouve désormais à cumuler deux emplois puisqu'il est récemment devenu le chanteur des Burning Heads, de quoi occuper ses jours, ses nuits, ses week-ends et ses vacances. Question : les RTT existent-ils pour les groupes de rock ? et les comptes épargne-temps ? Si oui, nul doute qu'il va vite exploser les compteurs. Une chose est sûre, il a la santé, les maladies pulmonaires il ne connaît pas, car tant Eternal Youth que les Burning Heads ne sont pas spécialement réputés pour la délicatesse de leur musique et donc pour la suavité de leurs parties chantées. Il risque de se ruiner en décoctions à base de miel. Au risque d'alimenter à lui seul la pénurie de gelée royale à l'heure où le frelon asiatique est en train de décimer les ruches. En même temps, quand on s'est doté de la jeunesse éternelle, ce ne sont pas de petits aléas vocaux qui peuvent troubler un plan de carrière déjà bien ballotté par les circonstances sanitaires de ces deux dernières années. Quand on sait que l'album précédent, "Nothing is ever over", est sorti pile poil entre deux confinements et plusieurs attentats aux basiques libertés individuelles, on comprend qu'Eternal Youth ait choisi de ne pas se morfondre dans sa cave de répétition à la recherche d'un temps bel et bien perdu et ait préféré "rentabiliser" ces heures, ces jours, ces mois gaspillés en fausses justifications, plus insalubres que la cause elle-même, pour remettre l'ouvrage sur le métier. D'où ce nouvel album sur lequel plane un fort sentiment de revanche sur le sort. Le punk d'Eternal Youth n'a jamais été franchement anodin ni très léger, mais j'ai quand même le sentiment qu'il s'est un poil durci sur ces neuf nouveaux morceaux, avec des mélodies tendues comme la corde d'un longbow entre les mains expertes d'un yeoman, des riffs taillés au burin comme les gadins d'assise d'un château-fort, des incantations dignes d'une sérénade lycanthropique un soir de pleine lune. Les guitares s'empilent en tranches épaisses, les rythmiques se jouent des obstacles comme un Caterpillar des inégalités de terrain et la voix de Fra nous ramène à une sorte de post-punk évocateur d'évanescences vampiriques, sorte de Siouxsie Sioux au masculin, en moins élégiaque, en plus énervé. La vie est peut-être une illusion (merci aux Buzzcocks pour ce prêt versifié) mais pour Eternal Youth elle semble quand même salement réelle et tangible, sinon, quel besoin d'en faire des disques ? Et des bons ?

GO PUBLIC ! : Between nowhere and goodbye (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

Le concept de super-groupe se porte bien ces temps-ci. Go Public ! est l'un des derniers de ces assemblages élitistes made in France, made in Lyon plus précisément, ou sa région comme semble l'indiquer "634269", morceau au titre énigmatique au premier abord, sauf si l'on considère qu'on a là trois numéros de départements, probablement ceux où résident nos compères. Comme toujours quand le superlatif "super" s'invite dans le débat linguistique, une petite présentation n'est pas superflue, histoire de savoir à qui on a affaire avant de commettre quelque impair de préséance. Go Public ! c'est donc le chanteur Salim Zouaraa (Sixpack, Wei-Ji), le guitariste Varou Jan (Condense, et aussi le Peuple De L'Herbe mais là c'est déjà moins excitant), le batteur Hugo Maimone (Parkinson Square, Garlic Frog Diet, un pilier du rock gone) et le bassiste

Thibaud Gillard (Not Scientists). Inutile de dire que ce n'est pas de la bleussaille qui vient de fusionner pour former un bataillon apte à abreuver nos sillons de l'électricité la plus pure, de quoi remiser "La Marseillaise" au placard, ou, à tout le moins, la transformer en "Lyonnaise". Eu égard au lourd passif de tout ce petit monde, il n'est guère surprenant de voir Go Public ! taper dans le power, dans le punk et dans le rock pour élaborer ses petits méfaits sonores à forte dose de décibels et de watts, ce qui sera forcément du goût de leurs admirateurs, mais ce qui leur vaudra aussi sûrement de se faire rabrouer par les contempteurs de la variété la plus rance. Au moins l'ordre du monde n'en sera-t-il pas perturbé et la Terre pourra-t-elle continuer de tourner, même si sa rotation est de plus en plus ovale, mais la faute n'en incombe pas à Go Public ! Si ça ne tenait qu'à eux, leur punk-rock aussi inébranlable que l'Himalaya serait déclaré d'utilité publique depuis au moins trois décennies, voire religion d'état, ce qui nous changerait des délires mystiques de tous ces fondus du bulbe et autres fous de dieux. Ne parle-t-on pas déjà de la fée électricité, encore un petit effort et Clochette pourrait aussi bien devenir Athéna et coller une branlée aux pisse-froid qui veulent nous imposer leur manière de vivre. On ne s'appelle pas Go Public ! pour ne pas s'adresser aux "masses" et les inciter à réfléchir un minimum à leur condition, ce qui ne pourrait que leur être bénéfique. Mais y a du boulot. De toute façon, comme ils le disent eux-mêmes, Go Public ! sont "2 old 2 die", alors autant qu'ils se servent de leurs chansonnettes et de leur musique pour développer leurs talents de harangueurs et tenter, si possible, de changer un petit quelque chose à leur environnement immédiat, quitte à le ravager un tantinet pour mieux le reconstruire.

Jean-Noël LEVAVASSEUR : Le sacrifice des affreux (Afitt Editions)

Trouver dans sa boîte aux lettres un nouveau bouquin de Jean-Noël Levavasseur est toujours la promesse d'un bon moment de lecture. Pour peu bien sûr qu'on aime le noir, comme la couleur des romans du même baril de pétrole. Ici, Jean-Noël Levavasseur rejoint Afitt, un éditeur qui affiche clairement son credo, "La Mort est notre métier", et qui détourne élégamment le visuel de la collection "Le Masque et la Plume", cette dernière trempant désormais dans un crâne décalotté façon viking. "O tempora, o mores" comme aurait pu dire Triple-Patte s'il avait eu le temps de connaître le polar. Dans "Le sacrifice des affreux", nous suivons les tribulations de Luc Mandoline, rien que le nom est déjà tout un poème, embaumeur de profession - ça change du paumé habituel, même s'il ne connaît pas plus de stabilité professionnelle que les enquêteurs à la Chandler - accro aux viennoiseries (décidément, on est loin des archétypes) et au whisky, quand même, il est des traditions qui se doivent d'être respectées chez un privé... fût-il amateur, bien que pas tant que ça, moins en tout cas qu'il n'en a l'air, si peu même qu'on le prend régulièrement pour le flic qu'il n'est pas. Bref, notre Luc Mandoline se retrouve embringué dans cette enquête pour les beaux yeux verts et l'amitié qui le lie à Elisa Deuilh (un patronyme prédestiné), journaliste fourvoyée, on se demande bien par quel mauvais coup du sort, dans le bocage normand. En Normandie, il y a des vaches, donc des boeufs, donc des taureaux, donc des veaux, dont on peut parfois retrouver la tête à l'étal des boucheries locales. Jusque-là, rien d'anormal. En revanche, y voir trôner la tête, les mains et les pieds, tout ça fraîchement découpé, d'un notable du coin, voilà de quoi faire tourner de l'oeil à la retraitée venue acheter son steak quotidien ou au jeune pompier pas encore blasé par la bidoche tartinée sur l'asphalte par le moindre accident de la route. C'est sûr qu'on a connu plus appétissant, à moins d'être un peu cannibale sur les bords. Un meurtre qui, évidemment, crée un vif émoi à Granville, charmante bourgade de l'ouest du Cotentin, où Louis Leblanc, la tête de veau sans vinaigrette mise à l'encan dans la vitrine réfrigérée de la boucherie Chillard, a su se faire une place au soleil de la bourgeoisie locale, même si, ces derniers temps, il s'était retiré de la vie publique alors qu'un grand avenir politique lui semblait promis. Du coup, le voir revenir sur le devant de la scène de cette sanglante manière ne sera sûrement profitable à personne, encore moins quand Elisa Deuilh aura réussi à caser un article sulfureux sur le passé, pas forcément avouable, et donc savamment passé sous silence pas ses soins, de Louis Leblanc. C'est pour découvrir ce secret bien gardé que Luc Mandoline se retrouve à Granville pour aider Elisa, et, accessoirement, pour qu'il mène notre improbable duo de têtes chercheuses jusqu'à l'assassin. Mais il est parfois des passés qu'il vaudrait mieux garder bien enfoui dans la mémoire collective. Comme celui des "Affreux", ces mercenaires et aventuriers, motivés par l'appât du gain et l'attrait de la puissance, sans règles ni barrières ni ridelles, qui se sont, un beau jour de 1960, retrouvés au Katanga, cette province de l'ancien

Congo Belge qui a fait sécession peu après l'indépendance du pays, sous la direction de Moïse Tshombé, peu enclin à prêter allégeance à Patrice Lumumba, le libérateur du Congo, ni à Joseph Mobutu, le futur dictateur congolais durant quasiment les quatre décennies à venir et auteur du coup d'état qui verra la mort de Lumumba. De ces mercenaires qui agiront au Katanga, l'Afrique en a regorgé et en regorge encore, avec l'aval des anciennes puissances coloniales, la Belgique ici, la France ailleurs en Afrique de l'Ouest. C'est aussi loin qu'au Katanga et aussi loin qu'en 1960 que Luc Mandoline et Elisa Deuill retrouveront la trace perdue de Louis Leblanc. Si, au départ, cette enquête se déroule sur fond de petites mesquineries et jalousies de province, où tout le monde sait tout sur tout le monde - enfin non, pas tout, la preuve ici - et dérive en règlements de compte à OK Journal, car la guerre se fait aussi dans la presse, elle se transforme vite en imbroglio qui sent son retour de la vengeance des "Affreux", ou plutôt de l'un d'entre eux puisque, chez les survivants du Katanga, l'espérance de vie générale tend à se réduire comme peau de chagrin et à se facturer, pour les plus chanceux, en jours à décompter sur les doigts de la main gauche de Django Reinhardt. Aujourd'hui, soixante ans après les faits, Luc Mandoline, bientôt seul à enquêter après qu'Elisa Deuill a fait les frais de cette guéguerre largement tardive en se prenant une balle perdue dans la jambe, va devoir démêler ce sac de noeuds et louvoyer entre les appétits sensuels de Joséphine, la veuve, noire, de peau s'entend, de Louis Leblanc, et les milieux fachos dans lesquels gravitent les derniers "Affreux" survivants, qui ont gardé de leur passé de mercenaires quelques habitudes acquises en se frottant aux guerriers Baluba - si bien chantés par Ludwig Von 88 comme en atteste l'exergue en page 15 - en lutte contre le Congo désormais indépendant après avoir affronté le colon belge. Au fil du roman, Jean-Noël Levavasseur nous embarque entre faux-semblants et trompe-l'oeil. Dès qu'on pense avoir une vague idée de l'identité du ou des assassins, il nous balance quelques indices supplémentaires qui font voler nos certitudes en éclat. Nous sommes ballottés dans cette intrigue, comme Luc Mandoline lui-même, qui ne mène pas forcément toujours la danse, qui subit parfois les sautes d'humeur du destin. Heureusement, lui aussi ancien de la Légion Etrangère et ancien mercenaire - pas au Katanga, il n'était pas né - il a suffisamment de répondant pour se tirer de situations difficiles. Il a encore de beaux restes, l'abus de pains au chocolat n'ayant pas trop agi sur ses capacités physiques. Comme toujours avec ce genre d'ouvrage, le dénouement n'est évidemment pas celui qu'on avait imaginé, le trivial le disputant au géopolitique. Sur la forme, trois réflexions me viennent à l'esprit. La première est d'ordre historique, Jean-Noël Levavasseur ayant manifestement creusé son sujet sur ces fameux "Affreux" qui, on s'en doute, ont réellement existé. Une partie du livre étant consacrée à une opération militaire - imaginaire celle-là ? - menée sur place et à l'époque, de quoi en apprendre plus sur la question et les traitements de choc appliqués par chaque camp à son opposant. Une guerre, même civile, ça n'est jamais très propre ni joli-joli, pas plus hier qu'aujourd'hui malgré les frappes soi-disant chirurgicales dont feraient preuve, paraît-il, les armées les plus modernes. Mon oeil ! La deuxième tient aux très belles illustrations qui parsèment le bouquin, dues à Ugo Panico, dans un noir et blanc aussi cru que cette affaire. La troisième me force à avouer la découverte d'un nouveau mot, page 137, sapeuse-pomprière, féminisation pas très heureuse, phoniquement - presque pire que batteuse pour désigner une jeune fille jouant de la batterie - de sapeur-pompier. Jean-Noël Levavasseur étant par ailleurs journaliste, je me doutais que le terme existait réellement, j'ai vérifié, c'est bien le cas, l'Académie Française n'étant pas à une insanité vocable près quand il s'agit de faire dans le politiquement correct linguistique. Le Perceval de Kaamelott", si l'action de la série se situait à notre époque, aurait beau jeu de s'en gausser, lui qui trouvait déjà que le mot "adoubement" était "zéro". S'il avait connu "sapeuse-pomprière", sûr qu'il en aurait eu gros. Enfin, encore plus qu'avec l'adoubement. Mais je m'éloigne du sujet. Car c'est aussi le but d'un livre, romancé ou non, que de vous apprendre deux-trois petites choses qui vous auraient échappé. Quand, en plus, c'est fait de manière ludique et plaisante, malgré un fond pas si drôle que ça, ça passe encore mieux. Comme ici.



Les PROUTERS : Affranchis (CD, French Noise/Konstroy/Trauma Social)

Comme tout un chacun devrait le savoir, les Prouters sont le meilleur groupe de l'univers de la région de Bures-sur-Yvette. Et il y en a du monde sur Yvette, un bête coup d'oeil à une carte IGN de la banlieue sud en atteste, l'Yvette pratique le gang-bang géographique, une variante inusitée, mais apparemment ça la conserve. A part ça, les Prouters viennent de nous pondre leur sixième album. Le démarrage fut laborieux puisque pendant une quinzaine d'années ils nous l'ont joué plutôt flemmard, comprendre sans disque conséquent à s'ingurgiter, le passage à l'an 2000 leur fut plus salubre, tous leurs longs jeux datant du XXIe siècle, une façon comme une autre de marquer son époque. De là à ce que ça leur ouvre les portes d'une quelconque académie, il y a loin du médiateur au fauteuil, mais il n'est pas interdit de rêver. Les Prouters sont punks, ça c'est acquis, donc probablement assez dissuasif pour accéder à l'académie évoquée plus haut, mais, ne voulant blesser personne, ils n'en oublient pas pour autant que le rock'n'roll était là avant et que sans lui de punk il n'y aurait peut-être point aujourd'hui. Ça doit être pour ça que les Prouters sont capables d'assaisonner de foutues mélodies qui vous rentrent dans le cervelet aussi aisément que le couteau à beurre dans la motte, et ne voyez surtout pas dans cette allégation un hommage à quelque obscur chef d'oeuvre oublié du cinéma estampillé antépénultième lettre de l'alphabet, je ne suis pas comme ça. Les Prouters vous troussent de la cantilène comme un pédophile de la lolita, sans vergogne ni remords. Et ça décarre dès le premier accord de "M la maudite", hymne à la bière qui vous donne mal à la tête et vous fait gerber au réveil, avant de passer le relais à "Yéyé", amusante référence aux Rezillos dans le simili texte, "En marche", doigt d'honneur à qui vous savez, la décence m'empêchant d'écrire le nom de l'empaffé élyséen, sans compter que je ne tiens pas spécialement à me déclencher une tendinite des phalanges en m'abaissant à cette crapulerie, "Un flic m'a embrassé", plus en phase avec la réalité de la rue que ce pauvre Renaud qui ne la voit plus que depuis sa limousine aux vitres teintées, "Le micro", avec ce charmant gimmick pompé aux Equals ("Baby come back" forever les gars, vous venez d'illuminer ma journée). Côté punk, les Prouters débitent quand même de la belle barbaque bien sanguinolente, "Arbeit UBER alles", "L'homme du néantothal", "14 juillet", "L'égoaste", sans oublier, bien sûr, le récurrent "VTFESB" ("Va te faire bip bip sale bâtard" en hypocrite version floutée) qui clôt inmanquablement chaque album du groupe, comme un jingle radio, comme une pub TF1, comme une harangue de Caton l'Ancien, ici déclinée en mode psyché-garage-60's. J'attends avec impatience le trentième album des Prouters pour entendre leur version musique de chambre ou sonate pour kazoo, parce qu'il va bien falloir qu'ils y viennent quand ils auront écumé tout le sommaire du "Rock pour les nuls".

Le REPARATEUR : Super, merci (LP/CD, Maloka/Slow Death/Trauma Social/Kick Your Asso/La Clak)

J'aime bien quand on me caresse dans le sens du poil et qu'on me remercie, même quand je ne sais pas pourquoi. Parce que bon, pour être tout à fait honnête, c'est sympa de me dire "Super, merci" les gars, mais je ne suis pas pour grand-chose dans la parution de votre nouvel album, je crois même pouvoir dire sans trop m'avancer que je n'y suis pour rien, ou alors je devais être bien fatigué (hum) pour que je ne m'en souviens plus. Ah attendez, il semblerait que ce n'est pas à moi que Le Réparateur adresse cette succinte formule de politesse. Je me disais bien que c'était trop beau pour être vrai. Bon, je suis un peu déçu, c'est sûr, mais je vais prendre sur moi, pas de souci, j'ai le sens du sacrifice. Et pour vous prouver que je ne vous en veux pas je vais même poursuivre cette petite chronique sans dire du mal du vous. Surtout aussi pour ne pas avoir l'impression d'avoir perdu mon temps en écrivant déjà une quinzaine de lignes, quoique comme je n'ai même pas encore aligné un traître mot à propos du disque, je pourrais m'en tirer par une habile pirouette et faire comme si... Mais j'ai un problème éthique qui me turlupine, si je ne parle pas de votre album, qui le fera ? Rock & Folk ? RTL ? Bolloré ? Ce serait un comble. Donc, je me reprends et je reprends. "Super, merci" est le nouvel album du Réparateur, un groupe dont on se demande comment ils peuvent faire autant avec aussi peu. C'est que le duo guitare-batterie n'est pas la formule la plus adéquate pour balancer des kilotonnes de décibels normalement. Mais normal, le Réparateur ne l'est pas vraiment parce que même avec six malheureuses cordes et à peu près autant de tams-tams et de lamelles de métal le duo, dans un blind-test, ferait aisément illusion. Je vous fiche mon billet que tout le monde croirait que le Réparateur est un vrai groupe, avec tout plein de guitares, tout plein d'amplis, tout plein de batteries et tout plein de chanteurs,

façon les Choeurs de l'Armée Rouge accompagnés par l'Orchestre Philharmonique du Bolchoï en transcodage punk. Ceci dit, sous l'ère Poutine, le vénérable théâtre doit l'être un peu, punk, au quotidien, pour éviter les petits tracés du FSB, sans parler de se retrouver en Ukraine en tutu et en fuseau moule-burnes en plein hiver. Ce qui attendrait sûrement le Réparateur si le groupe avait vu le jour à Saint-Pétersbourg plutôt qu'à Lyon. C'est qu'avec son punk foutraque, minimaliste et déviant, le Réparateur n'est pas à proprement parler l'expression de la musique d'état officielle, même en France. C'est d'ailleurs pour ça que Rock & Folk, RTL et Bolloré se moquent pas mal de nos deux olibrius toujours en équilibre instable entre six notes pourtant basiques mais qu'ils donnent l'impression de ne dompter qu'à la limite de la rupture. Ce qui est encore plus vrai pour le chant de Thibaud, qui éructe faussement maladroitement des textes à la construction aussi surréaliste qu'une dissertation d'élève de CIFA, section chaudronnerie, ce qui ne l'empêche pas de fixer son attention sur tous les petits travers qui nous aigrissent le quotidien et donc de hurler sa rage face à tout ce merdier domestique. Si l'Oulipo, comme le comité Nobel avec Bob Dylan, s'ouvrait à la musique, et plus particulièrement au punk, le Réparateur serait sûrement le mieux placé pour bénéficier d'une cooptation expresse. Le tout étant de savoir si le duo accepterait cet honneur ou si, comme Sartre, il "refuserait de se laisser transformer en institution". Mais en Jésus ou en rosette, si ça se trouve, ça le ferait. Non ?

KOSM (2 LP, Cameleon Records)

Pittoresque compilation que ce double album qui aligne quatre groupes punk oubliés. Quatre groupes français ayant œuvré dans les années 80 en ne semant derrière eux que quelques petits cailloux discographiques. Heureusement pour eux, ils sont le genre de clans que le label Cameleon aime prendre en considération en leur permettant, bien qu'à titre largement posthume, d'avoir une seconde chance de laisser un trace pour la postérité. Deux albums, quatre faces, une pour chaque groupe, le concept est on ne peut plus simple. Du coup, moi aussi je vais faire dans l'économie stylistique et m'attaquer à chacun d'eux par ordre d'apparition dans les sillons. En entrée, Karnage, un groupe de collégiens, les deux frères fondateurs ont 15 et 16 ans quand ils forment le groupe en 1981, originaire de Clermont-Ferrand. Punk dans l'esprit, ils ne le sont pas pour deux sous en apparence, restant les étudiants propres sur eux qu'ils étaient avant et qu'ils seront toujours après cette courte aventure musicale qui se termine en 1985. Quand même plus chanceux que la grande majorité de leurs congénères, ils parviennent à sortir un EP, dont les trois titres sont repris ici, et deux cassettes, et font quelques premières parties fort respirables, Edith Nylon, Oberkampf, the Cult, Kidnap. Le plat de résistance consiste en OMG (Ordre de Mobilisation Générale), de Clermont-Ferrand également, formé en 1981 par un infatigable activiste anarcho-punk, Eric Romera, qui édite des fanzines, crée une radio libre et fonde un label. OMG, s'il se présente comme un groupe, est en fait constitué uniquement d'Eric Romera qui enregistre chez lui et joue de tous les instruments, guitare, basse, boîte à rythme, ce qui donne à sa musique un petit côté Charles De Gaulle. Même s'il dirige aussi un label, OMG ne sort pourtant qu'une seule cassette en 1985, intitulée "Best of", quatorze titres mis en boîte entre 1982 et 1984, dont neuf apparaissent sur cette compilation. En 1985, l'aventure se termine quand Eric Romera retourne dans sa ville d'origine, Toulouse, où il se consacre désormais à l'édition et au journalisme. Sous la cloche à fromages, on trouve Stakanov, de Chambéry, où le groupe se forme en 1981. En août de cette année-là, sous le nom de Stakanov SS (les London SS de Mick Jones ont laissé leur marque), le groupe sort un EP neuf titres de punk lo-fi pur et dur avec parfois de subtiles influences Warum Joe ("La plainte de Paul Tibbets"). L'année suivante paraît le second EP, plus classique, si l'on peut utiliser ce terme en parlant de punk, avec trois titres, sous le nom de Stakanov. Ce sont ces douze titres qui figurent sur cette compilation. 1982 est aussi l'année où le groupe sort un nouvel EP... sous le nom de Memorial Voice, qui joue donc le rôle de dessert sur cet assemblage "KOSM", avec les neuf titres du EP, décidément ça défouraille plus vite que Lucky Luke chez les Savoyards, intitulé "Stakanof est mort (Amants Anonymes)", ce qui veut tout dire. On a viré anarcho-punk avec ce nouveau projet. A ces neuf titres s'ajoutent les trois parus sur la compilation "Du riffi à Chambéry" en 1983, année où le groupe cesse ses activités. Par la suite, on retrouve Lester, le batteur de Stakanov et Memorial Voice, au sein de plusieurs groupes garage de la région de Chambéry, les Vindicators, les Slow Slushy Boys, les Juanitos, puis, plus tard, de Lyon, les Cavemen V ou aujourd'hui les Missing Souls. Mais, selon la formule consacrée, c'est une autre histoire. Il est toujours utile de faire oeuvre de mémoire, Cameleon s'y entend plutôt bien à ressusciter ces groupes largement méconnus aujourd'hui.

BUSH TETRAS : Thymn and paranoia : The best of Bush Tetras (2 CD, Wharf Cat Records)

Les Bush Tetras se forment à New York en 1979. A l'origine du groupe, on trouve la chanteuse Cynthia Sley, la guitariste Pat Place (ex James Chance and the Contortions), la bassiste Laura Kennedy et le batteur Dee Pop (Dimitri Papadopoulos pour l'état-civil). Apparu au beau milieu de la scène proto-punk new-yorkaise, qui avait de punk essentiellement l'attitude, le groupe s'inscrit dans cette mouvance musicale protéiforme et multiforme qui doit alors plus à l'art en général qu'à la musique en particulier. N'oublions jamais que tous ces groupes sont les héritiers putatifs du Velvet Underground et donc, quelque part, d'Andy Warhol. En conséquence, la plupart d'entre eux vont développer des styles musicaux à des années-lumière de la pop mainstream ou même du punk basique. Les Bush Tetras, dans la lignée des Contortions et de leur jazz-no wave avant-gardiste, pratiquent donc une musique qu'on qualifiera rapidement de post-punk, alors que le punk lui-même vient pourtant tout juste de naître, ce qui ne manque pas d'une certaine saveur ironique. La rythmique des Bush Tetras est déconstruite et décalée, les guitares, incisives, sont comme des scalpels ou des hachoirs de boucher, syncopées et tranchées, les mélodies sont cliniquement froides et déléterées. Quand on écoute les premiers disques des Bush Tetras, on pense au résultat d'une partouze entre les Talking Heads et Pere Ubu, le côté policé des premiers venant compenser la tournure abrupte et radicale des seconds. Des disques qui ne mettent pas longtemps à paraître. Dans proto-punk, il y a punk, avec l'idée d'urgence que le terme implique. Le premier single des Bush Tetras, "Too many creeps", sort 1980 et connaît d'emblée le succès sur la scène new-yorkaise, le côté funkoid du groupe autorisant même le disque à entrer dans les charts "dance" du Billboard. Les jeunes gens modernes américains se plaisent certainement à danser comme des robots sur la rythmique psychorigide du morceau. Le suivant, "Things that go boom in the night" en 1981, revient à des valeurs plus rituelles en entrant dans les classements indie rock. Cette même année, le maxi EP "Rituals", produit par Topper Headon du Clash, qui, à la même époque, dynamite le rap-funk à grands coups de "The magnificent seven" ou "Radio Clash", ce maxi donc retrouve les charts "dance". En 1981 toujours, les Bush Tetras se produisent au Rainbow de Londres, avec d'autres groupes new-yorkais aventureux, les Bongos de Richard Barone, les Raybeats et les dBs, où ils prennent l'initiative de flinguer "Cold turkey" de John Lennon, l'un des premiers efforts solo de l'ex Beatles. Mais, en 1983, la messe est dite et, après un bref changement de personnel qui voit Laura Kennedy et Dee Pop remplacés par Bob Albertson et Don Christensen, soit la section rythmique des Raybeats, les Bush Tetras se séparent. Sans avoir sorti le moindre album. Il faut attendre 1989 pour que le label archivist new-yorkais ROIR sorte une cassette, "Better late than never (Original studio recordings 1980-1983)", regroupant l'essentiel de ce que les Bush Tetras originaux ont enregistré durant leur brève existence. Les Bush Tetras renaissent de leurs cendres en 1995, dans leur formation d'origine, et sortent l'album "Beauty lies" en 1997. En 1998, le groupe enregistre un nouvel album, "Happy", produit par Don Fleming (Half Japanese, Dinosaur Jr, entre autres), qui passe à la trappe quand Mercury, le label qui devait le faire paraître, se dissout dans la nébuleuse Universal, la major n'ayant pas grand-chose à faire d'un groupe aussi peu médiatique et commercial que les Bush Tetras. C'est ROIR, toujours prêt à sauver les soldats Ryan du rock et du punk, qui finira par sortir le disque en 2012. Dans ces années 90 finissantes, les Bush Tetras sonnent de manière légèrement plus conventionnelle, encore que tout soit très relatif, lorgnant vers Siouxsie and the Banshees, en moins cold-new-wave, ou les Throwing Muses, en aussi disloqué. Aujourd'hui, aussi curieux que ça puisse paraître, comme des bateliers qui auraient traversé sans trop de bosses les rapides les plus tourmentés, les Bush Tetras existent toujours malgré les décès de Laura Kennedy en 2011 et de Dee Pop en 2021. En 2022, lors d'un concert donné en hommage à ce dernier, c'est Steve Shelley, le batteur de Sonic Youth, qui s'est installé derrière les tambours. Quant à la basse, elle est désormais tenue par RB Korbet, ex batteuse de King Missile ou guitariste de Pussy Galore. Au milieu de tout ça, les Bush Tetras ont complété leur maigre discographie avec le single "Page 18" en 1996, le EP "Take the fall" en 2018, sur Wharf Cat, et le single "There is a hum" en 2019, sur Third Man, le label de Jack White. Les disques des Bush Tetras étant aujourd'hui plutôt ardu à trouver, notamment les singles ou les compilations sur lesquels le groupe apparaît, le label Wharf Cat, new-yorkais évidemment, a décidé de réaliser cette copieuse compilation qui, sur deux CD, propose trente titres, pas l'intégralité de ce que le groupe a enregistré, mais une bonne partie quand même. A commencer par les singles et EP, ceux des années 80 comme les plus récents, les plus rares et donc les moins accessibles. Quant

aux deux albums, "Beauty lies" se voit représenté par trois titres et "Happy" par cinq morceaux. Notons que, à l'exception de "Cold turkey" déjà mentionné et de "Run run run" du Velvet Underground, seul inédit de cette compilation, enregistré à San Francisco en 1980, tous ces morceaux sont des originaux des Bush Tetras. Parmi ceux-ci, signalons quelques curiosités comme "Das ah riot", face B du single "Things that go boom tonight", sorte de disco kraftwerkien, ou "Motörhead", extrait de l'album "Happy", qui n'a rien à voir avec le groupe de Lemmy, sinon son titre. Ce double CD est complété par un copieux livret de quarante pages qui, plutôt que de se livrer à un historique des Bush Tetras, préfère laisser la parole à ceux qui ont bien connu le groupe, qui l'ont côtoyé ou qui ont travaillé avec lui, comme Thurston Moore de Sonic Youth, Nona Hendryx de Labelle, qui a produit l'album "Beauty lies", Topper Headon, l'actrice Ann Magnuson, qui fut aussi la chanteuse du très expérimental groupe Bongwater, Hugo Burnham, le batteur du groupe anglais Gang Of Four, livret illustré de nombreuses et fort belles photos. Bref, cette compilation est un must pour les fans des Bush Tetras, dont je suis, vous l'aurez compris. On n'y trouve presque rien de nouveau, mais ça fait un bien fou de se réécouter tout ça dans la continuité et de nous fournir l'occasion de ressortir les albums de nos bacs. Et si vous êtes passés à côté des Bush Tetras (où étiez-vous ? sur Mars ? à Rikers Island ?) vous avez là la possibilité de vous refaire.

DUSK OF DELUSION : COrollarian RObotic SYStem (CD, Metal East Productions/Fantai'Zic)

2077. Cette fois, ça y est, les robots ont pris le pouvoir. Même Poutine, après s'être fait changer à peu près toutes les pièces détachées possibles et imaginables, est toujours au pouvoir, pas moins bionique qu'aujourd'hui, et la Russie, après avoir annexé l'ensemble du continent européen - l'Ukraine n'était donc bien qu'un hors-d'oeuvre en 2022, n'en déplaie aux supporters du nouveau tsar, (in)"digne" successeur de Pierre le Grand, qui ne voyaient en lui qu'un inoffensif illuminé - s'attaque maintenant à la Mongolie avec, en point de mire, les deux géants asiatiques que sont l'Inde et la Chine. Des robots, on en trouve partout dans cette vallée de souffrances qu'est devenue la Terre asphyxiée, martyrisée et nucléarisée, jusque dans la musique. Ainsi Dusk Of Delusion, qui fut, il y a longtemps, un bon petit groupe de métal déjà fortement marqué par la guerre et les atrocités humaines, formé par cinq humanoïdes lorrains en la lointaine année 2016, ainsi Dusk Of Delusion, donc, s'est lentement transformé, en plus d'un demi-siècle d'expériences biomécaniques, en un quintet d'androïdes passé sous le contrôle de COROSYS, mégacorporation tentaculaire dont les plus fervents adeptes des mondes cyberpunk du XXe siècle avaient prévu l'émergence sans qu'on les prenne au sérieux, ne les considérant que comme de naïfs dystopistes voyant le mal partout. Pourtant, aujourd'hui, en 2077, nous y sommes bel et bien dans cet univers d'automates intubés et connectés de partout, du cerveau à la zigoulette, des oreilles aux ortels, des phalanges au palpitant. Au moins, dans le cas de Dusk Of Delusion, ça ne semble pas avoir affecté leur créativité, au point qu'on pourrait décemment se demander s'ils sont vraiment devenus viriloïdes et s'ils ne seraient pas secrètement restés d'antiques anthroïdes toujours composés de chair, de sang et d'eau. Car la musique de Dusk Of Delusion n'a pas varié d'un proton, c'est toujours le même métal trapu et vigoureux de plus en plus en phase avec le format du concept-album tel que défini depuis les débuts du groupe, après les fêtes foraines et la première guerre mondiale pour ceux qui auraient raté les épisodes discographiques précédents. Ici le schéma défendu par Dusk Of Delusion se veut une sorte de compromis entre Philip K. Dick ("Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?" devenu "Blade Runner" au cinéma) et les frères/soeurs Wachowski ("Matrix") en passant par James Cameron ("Terminator"), un univers où les robots remplacent petit à petit une fraction de l'humanité, pas forcément la meilleure part d'ailleurs, puisque ces "corollaires" deviennent souvent les nouveaux esclaves (sexuels, militaires, domestiques) des quelques maîtres qui se partagent un monde de plus en plus uniformisé et, surtout, totalitaire, un monde dont ceux de "1984" ou "Brazil" auraient juste servi de brouillons, preuve que les jaugeurs du siècle dernier, comme Jules Verne ou Mary Shelley au cours du précédent, n'étaient pas si vaticinateurs que ça. En ce sens, les envolées électriques et métalliques, furieusement appuyées et délibérément angoissantes, de Dusk Of Delusion sont parfaitement en phase avec l'ambiance post-industrielle développée dans cette parabole de l'être et du non-être.

The CULT : Under the midnight sun (CD, Black Hill Records)

Six ans après "Hidden city", the Cult démontre que le groupe est définitivement indestructible, tout comme Ian Astbury et Billy Duffy, ses deux indébouillonnables têtes pensantes. Pour autant, les vétérans anglais (quarante ans de carrière, ça n'est pas rien) ne se contentent pas de vivre de leurs rentes en pratiquant le pillage de leurs trésors passés, ils poursuivent leur quête d'un ésotérisme intérieur aux confins de l'introspection. Même si, et ce n'est pas paradoxal, l'inspiration de "Under the midnight sun" est venue à Ian Astbury après un séjour en Finlande, au coeur de l'été, en observant le soleil de minuit. Un phénomène qui lui a paru suffisamment occulte, au sens philosophique du terme, pour qu'il en fasse un morceau, celui qui donne son titre à l'album et qui le clôture par la même occasion. Bien que ce soit en 2019 que cette expérience s'est tenue, le confinement généralisé du monde en 2020 a fait prendre conscience à Ian Astbury de cette dichotomie naturelle et humaine, d'un côté un soleil qui ne se couche plus et qui illumine la Terre en permanence, de l'autre un monde qui se renferme et qui, virtuellement, ne voit plus le jour. Preuve que l'homme n'est que le reflet négatif de la nature. Il n'en fallait évidemment pas plus pour réveiller le mystique qui sommeille de plus en plus en Ian Astbury. De fait, ce nouvel album, tout en mid-tempi, acte le fait que the Cult pose un regard de plus en plus circonspect sur sa musique. On n'en est plus aux grandes envolées épiques et héroïques des débuts, on est désormais dans une sorte d'éloge de la contemplation pragmatique du monde. Ian Astbury, de crieur ou héraut, est devenu chantre ou barde. Les claviers prenant une importance accrue dans une musique malgré tout toujours dominée par la guitare de Billy Duffy, mais une guitare empreinte d'écho et de réverbération, comme la voix de Ian Astbury, qui transforme les disques de the Cult en une quête intemporelle d'absolu. Servi par tout autre groupe que the Cult, le rock gothico-romantique qui est désormais sa marque de fabrique me laisserait au mieux indifférent, au pire me ferait fuir, mais force m'est d'admettre qu'il reste un vieux fond post-glam dans ce gang qui m'empêche de m'en détourner. Car les bougres ont du talent pour nous faire adhérer à leurs évolutions musicales parfois assez drastiques. Certes, "Under the midnight sun" ne fera pas oublier la trilogie britannique initiale "Dreamtime", "Love" et "Electric", mais ses incartades post-new wave ténébreuses et contrastées sont encore suffisamment attachantes pour ne pas en faire l'album de trop, l'écueil sur lequel s'échouent nombre de leurs contemporains et qu'ils évitent toujours avec brio. Les désormais sexagénaires Ian Astbury et Billy Duffy sont la preuve que l'on peut bien vieillir quand on le veut.

STRONG COME ONS : Underworld (CD, Beast Records)

La gestation du troisième album des Strong Come Ons n'a pas été un long fleuve tranquille, on se doute pourquoi vu les années "difficiles" que nous venons de subir, mais la lumière au bout du tunnel finit toujours par apparaître, y compris dans le monde souterrain évoqué dans le titre du disque. Un album qui déclenche un incendie électrique dès ses premiers accords, incendie qu'un discret synthétiseur tente de combattre façon hélicoptère bombardier d'eau, sans jamais vraiment y parvenir, on a désormais l'habitude des méga-feux, les Strong Come Ons s'y sont adaptés à leur manière. Plus rock'n'roll qu'à l'accoutumée, moins référencée rhythm'n'blues mais plus engagée sur la voie d'un garage abrupt et robotatif, comme en témoignent les deux reprises tartinées quasiment en ouverture des débats, "Sci-fi children" des allemands de Mucus 2 et "Weekend" des américains de Gaunt, accessoirement toutes deux millésimées 90's. Pas un hasard donc si la fuzz est plutôt à l'honneur sur un album un chouia plus ramassé que les deux précédents, avec un mur sonore solidement bâti par la guitare de Blutch et la basse de Dol, quasiment une seconde guitare d'ailleurs. Derrière, Tim caracole sur ses fûts avec la force tranquille de celui qui sait qu'il ne pourra pas être distancé par ses deux complices. Ce disque, mûri par la stase temporelle induite par un virus surestimé, vous enveloppe avec la grâce charnelle d'un Dracula n'ayant rien bouloté depuis quelques siècles, au bas mot. Les réminiscences rhythm'n'blues n'en sont pas pour autant mises au placard, "I feel alright" apportant la petite touche dansante au milieu de ce maelström d'énergie à peine domptée, tout juste disciplinée. "Sally Bell" ou "Lobotomized" sont bien les mêmes brûlots punchy découverts sur scène avant audition de la galette lors d'une paire de concerts prometteurs, ce dont je ne doutais pas un seul instant de toute façon, je commence à les connaître les oiseaux. Quant à l'aspect émotionnellement humain de la chose, on la trouvera dans "Croix blanche", surprenant premier morceau en français du groupe, qui s'en sort avec mention. Le track-listing du disque étant construit comme celui d'un concert, on clôt la partie avec le véhément "The naked truth" et sa coda tout en dérapages de larsen, en dérives

déléterres et en errances ardentes. Si les deux premiers albums des Strong Come Ons pouvaient former comme une sorte de diptyque (d'ailleurs, aucun des deux ne portait de titre), ce troisième jet marque comme une fracture dans l'évolution du groupe, un recentrage vers un rock'n'roll plus capiteux et plus abrupt. Notons enfin l'invitation lancée à l'organiste Alain Lhuillier qui apparaît sur deux titres et qui n'est pas vraiment étranger à la galaxie Strong Come Ons puisqu'il est le clavier et guitariste de Buxom Blade, groupe dans lequel officie également Blutch. On reste en famille.

ODONATA : Gravitational perturbation (CD, Les Disques Du Tigre)

Si vous aimez les groupes qui eux-mêmes aiment à faussement brouiller les pistes, Odonata devrait vous complaire. Rien qu'à la vue de la pochette et à la lecture des informations qui y figurent, deux éléments tentent de nous mettre sur la piste. Le nom du groupe d'abord, Odonata faisant référence à un ordre d'insectes comprenant notamment les libellules. Du coup, on se dit que la musique d'Odonata doit être du genre éthéré, léger, aérien. Le nom du label sur lequel sort le disque ensuite, Les Disques Du Tigre, le label dirigé par Steff Tej des Ejectés, le bonhomme faisant en outre partie d'Odonata. Du coup, on se dit que, si ça trouve, le groupe fait peut-être plutôt du punk skatoïde. Mais là où ça coïncide pour ce second indice, c'est la durée des six morceaux de l'album, entre presque quatre minutes pour le plus court, ça passerait encore, et quasiment dix minutes pour les deux plus longs, et là on n'est plus vraiment dans les standards skankants, encore que les Skatalites, parfois, sur scène... mais comme on avait affaire à des jazzmen à la base, ça pouvait s'expliquer. Bref, tout ça pour dire que ce n'est pas avec le visuel de ce disque qu'on risque de se faire une idée de la musique d'Odonata, d'autant moins que sa formation n'est pas non plus ce qu'on fait de plus banal avec deux guitares et une batterie. Diantre ! Dans quoi s'engage-t-on alors ? Eh bien dans une musique conceptuelle et arty en diable, un croisement entre psyché, doom et stoner pour aller au plus court. Une musique à laquelle on ne s'attendait pas en constatant la présence de Steff Tej dans le line-up du groupe. Rassurez-vous, apparemment lui non plus, puisqu'il déclare lui-même qu'il ne possède que peu de références en la matière. D'ailleurs, le groupe est une création des deux filles de la bande, la guitariste Fabienne Albiac et la batteuse Betti Lou Dugnon. Ce sont elles qui donnent sa couleur musicale à une oeuvre à la lourdeur lancinante et hypnotique. Les accords de guitare sont fondus dans le plomb le plus pur et les rythmes sont aussi monolithiques qu'une migration d'éléphants à la recherche d'un point d'eau salvateur. Chez Odonata, on n'a pas trouvé d'eau (ou alors du genre lourde) mais on batifole parfois dans l'éther, notamment grâce aux chœurs aériens de Fabienne Albiac qui illuminent de leurs fragrances azuréennes un ciel souvent orageux ("Red", "Metamorphosis is the path"). Imaginez un ange dépressif perdu aux nuées ardentes d'une tempête électrique et vous aurez une bonne idée de l'intensité émotive qui se dégage d'un album fichtrement attachant pour peu qu'on veuille bien se baigner dans ces sonorités sulfureuses, tantôt vaporeuses, tantôt éruptives. Le fait que le groupe possède deux guitares et pas de basse n'enlève rien à sa puissance tellurique, Fabienne Albiac branchant sa six cordes sur deux amplis, dont un Hovercraft, la Rolls de l'épaisseur sonore pour la scène stoner/métal mondiale, les fréquences graves ne sont ainsi pas délestées de leur pouvoir intrusif. A l'heure de tirer un bilan de cette année 2022, Odonata restera probablement comme la vraie bonne surprise de ce millésime, du moins en ce qui me concerne. On en a été suffisamment sevré ces deux dernières cuvées pour l'apprécier à sa juste valeur. Je suis impatient de voir ce que ça donne sur scène, quitte à y perdre les derniers degrés de perception auditive qui me restent, au moins sera-ce pour la bonne cause.

BETTY JANE : La voisine en culotte (CD autoproduit)

Ce disque est un petit OVNI. Betty Jane (ce nom aurait-il quelque chose à voir avec la "Betty Jane Rose" de Gainsbourg pour Bijou ?) étant elle-même une sorte d'alien du spectacle vivant puisqu'elle est autant comédienne que musicienne, même si ce cinq titres est son premier effort discographique. Un disque à l'entêtant parfum sixties, pour la musique, et à la coquinerie assumée, pour des textes qui font tout le sel de ce qu'il faut bien considérer comme une version audio d'un petit opuscule qu'en d'autres temps on aurait réservé à "l'enfer" de sa bibliothèque, bien qu'aujourd'hui ces petites vignettes délicieusement sensuelles n'ont rien de très subversif. Un disque qui se rapproche plus de "Paris Hollywood" que de "Hustler". Les deux premiers titres de ce mini album, très rock'n'roll, ont tout de

l'effronterie sexy qu'on s'attendrait à entendre si l'on jouait encore au docteur. Des titres qui valent leur pesant de dentelle troublante et de lingerie aphrodisiaque. "Ouais l'amour ?" est construit comme un dialogue où, signe des temps, c'est la demoiselle qui prend les choses en main (si j'ose dire), version moderne de l'innocent "Panne d'essence" de Frankie Jordan et Sylvie Vartan en 1961 par exemple. Nous ne sommes plus dans cette décennie prétendument insouciant mais surtout bien innocente, la révolution sexuelle et Metoo sont passés par là. Quant à "La voisine en culotte", on y retrouve le même topos aguicheur, riff et rythme sixties pour un petit exercice d'exhibitionnisme/voyeurisme dont on ne sait trop si c'est du vécu (en un seul mot) ou un fantasme pur. Quoi qu'il en soit, si un jour Betty Jane cherche quelqu'un pour faire le quatrième lors d'une petite partie... de "1000 bornes" devant la fenêtre de sa voisine, je suis partant. Quoique tout dépend qui est sa voisine, si c'est Sandrine Rousseau ou Nadine Morano, j'aurai sûrement piscine ce jour-là. Ensuite, le ton se fait plus grave avec le mid-tempo "Flirt avec la drogue", un brin languet, tandis que "Je vous laisse" fleurit bon l'écologisme guilleret des montagnes savoyardes autant que natales de Betty Jane. "My neighbour in panties", qui sert de clap de fin à ce court-métrage d'intérieur, n'est autre que l'adaptation anglaise de "La voisine en culotte", qui possède moins de charme égrillard que l'original. Je ne connais pas le passé (et probablement encore le présent d'ailleurs) de comédienne de Betty Jane, mais elle semble très éclectique, entre cabaret, comédie musicale et théâtre, ce qui explique peut-être le côté burlesque (au sens cabaretier du terme) de sa musique, sur laquelle on imaginerait aisément se produire quelques effeuilleuses. Un disque jouissif, roboratif et acidulé qui fait du bien dans un environnement de plus en plus terne, grisâtre et cafardeux.



BASEMENT GARY : As BG as they wanna be (CD, Paranoïa/Counter Culture Circus Prod)

Les vacances commençaient pourtant bien, le camping-car récuré de frais et de prêt, jusqu'à ce fatal panneau de signalisation malencontreusement planté là où il ne fallait pas. Tout cassé le camping-car après ça. L'ironie voulant que le-dit panneau annonçât une traversée intempesive de cervidé, pas celle du panneau lui-même. Chienne de vie. Malgré cet impondérable, Basement Gary ne s'est pas appesanti sur cette déchéance routière, préférant revenir à de plus saines occupations, l'enregistrement de son premier album. Tout juste le groupe a-t-il relaté l'événement sur la pochette du disque, histoire de conjurer le sort probablement. Car Basement Gary a fait d'un pop-punk guilleret son fonds de commerce, comme le prouvent les treize vignettes composant le disque, pour 23 minutes de son, chrono au taquet, on ne badine pas avec le tempo. Il faut dire que nos quatre vauriens ne sont pas nés du dernier accident de parcours. A leur actif, on note leurs participations à des groupes comme Can't Bear This Party, Freygo, South Berkeley ou Chasing Paper Boy. Par contre, les synthés ou la boîte à rythme qui parsèment le tout de discrets zigouigouis électroniques, nul ne sait d'où ils sortent, de chez le fabricant ou de la boutique où ils ont

été achetés, c'est sûr, mais de quel gang firent-ils partie avant de rejoindre Basement Gary, ils se sont jusqu'ici bien gardés de l'avouer, et la torture n'y a rien fait. Une machine, quand elle a décidé de se taire, pas facile de lui extirper un aveu. Ça doit être ça leur force face à l'humain. Des aveux, en revanche, le groupe n'en est pas avare, à commencer par celui qui leur fait confesser qu'ils sont "aussi Basement Gary qu'ils veulent l'être", ils en ont même fait le titre de leur album, c'est dire si ça leur tenait à cœur de le préciser. Quant à savoir si vous aussi, ou moi, ou n'importe qui pourrait être Basement Gary, je n'ai pas trouvé le moindre début d'esquisse de réponse à l'écoute du disque, de ses mélodies sautillantes, de ses chansons énergiques. Pas la peine de posséder deux chanteurs dans le line-up, les deux membres fondateurs d'un taxon qui a débuté en duo, uniquement avec des machines, avant de devenir un groupe plus classique, deux guitares, basse et batterie, et moins de machines. Un compromis bienséant. J'imagine que le fait qu'ils soient niçois, avec le climat qui va bien, a dû les rapprocher d'une scène californienne au moins aussi ensoleillée, sinon plus dès qu'on s'écarte des plages de Santa Barbara ou de Santa Monica. A L.A., ils ont beaucoup de saintes (et de seins, surtout siliconés), à Nice, ils ont des anges (sexués ceux-là, avec au moins autant de seins et de silicone mais ça ne se dit pas trop). Dans les deux cas, ils ont surtout une certaine propension à faire de la musique fortement irradiée en mélodies confortables et en véhicules légers à roulettes. On a connu plus dépressif et moins enivrant comme concept. Du coup, on se demande bien quel besoin ils avaient de vouloir partir en vacances, n'ont-ils pas tout sur place pour être parfaitement Basement Gary ?

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

VAGABOND

Archétype du personnage sans dieu, ni maître, ni attache, ni poisson rouge à gaver de daphnies, ni rhododendron à noyer dans son pot, mais avec moustache, chapeau melon et canne en bambou pour le plus symbolique de la caste.

En fait, dès l'origine, une fois descendu de son baobab, le premier hominidé est déjà un vagabond, et ça va durer quelques millions d'années. Il faut dire que ce prime primata à se tenir debout sur ses deux pattes arrière n'a pas beaucoup de chance au départ, son environnement est alors plutôt dégagé et vide de tout ce qui fait le sel de la vie, pas un troquet, pas un restaurant, pas un cinéma, pas une Tour Eiffel, pas même des potes chez qui aller passer la soirée autour d'un barbecue. Pas des masses de possibilité d'incursion parmi la civilisation, il faut bien l'admettre. Pas d'autre choix, donc, que de se lancer à l'aventure et partir à la recherche de quelque chose à voir ou à faire. Sans prendre la route pour autant, pas encore inventée non plus. Premier homme, ça ne devait quand même pas être terrible comme boulot, aussi invente-t-il derechef celui de chasseur-cueilleur, vu qu'il n'a pas non plus la moindre épicerie, fût-elle de nuit, pour se ravitailler en chips et en bière bon marché. Quoi que, de toute façon, sans télé et sans foot à regarder en s'empiffrant de ces cauchemars pour diététiciens, leur intérêt est vite limité. Et un chasseur-cueilleur, c'est forcément nomade. Le gibier, pas plus con que lui, a vite compris qu'il valait mieux ne pas rester trop longtemps à la même place, surtout avec des hommes dans les parages, au risque de se prendre un silex ou une sagaie sur le museau, avec pour conséquence de mourir prématurément. L'instinct de survie, on n'a rien trouvé de mieux pour vous obliger à bouger. Prenez le piéton face à la voiture conduite par un chauffard par exemple, et dites-moi si vous pensez qu'il va rester longtemps sur son passage clouté, même avec le bon droit de son côté. Du coup, si le gibier se balade pour éviter le chasseur-cueilleur, celui-ci n'a d'autre choix que de se lancer à sa poursuite s'il ne veut pas souffrir de crampes d'estomac. Pareil pour les noisettes ou les myrtilles. Certes, celles-ci n'ayant pas de pattes ne peuvent échapper à leur destin qui est de finir dans la panse de l'Australopithèque, mais une fois que le glouton a épuisé la réserve disponible autour de lui, il lui faut bien aller voir ailleurs s'il peut trouver un nouveau filon.

Bref, en devenant chasseur-cueilleur, l'homme se fait aussitôt vagabond et il a un bel avenir devant lui, même s'il faut attendre les Romains pour qu'il apprenne qu'il a toujours été un vagabond sans le savoir, puisque le mot vagabond vient du latin *vagabundus*, formé à partir du verbe *vagari*, qui signifie vaguer, dans le sens d'errer. Il n'y a pas à dire, sans les Romains, on se demande bien ce que feraient les académiciens aujourd'hui, déjà qu'ils n'en branlent pas une quand on voit le temps qu'ils mettent à concevoir un dictionnaire. Mais il est vrai que, vu leur âge, entre les siestes méridiennes, les pauses couchées à changer et les heures passées à chercher leur dentier tombé entre deux rangées de fauteuils, les journées doivent filer à une vitesse

sidérale. Ainsi, depuis les Romains, on sait qu'un vagabond n'est rien d'autre qu'une feignasse sans domicile fixe et sans moyens de subsistances, puisque sans métier ni profession, un parasite selon les critères capitalistes et macroniens. En revanche, le vagabond a développé des compétences que le moindre salopard de patron ou de DRH aurait bien du mal à mettre en valeur sur son propre CV, comme la contemplation des pâquerettes dans sa version rurale ou la collecte des mégots dans sa version urbaine. Le vagabond, s'il sait d'où il vient, à condition qu'il ne soit pas trop bourré pour s'en souvenir, serait bien incapable de vous dire où il va, ni dans quel état il erre – ah bah, dans cette formulation, c'est beaucoup moins drôle que chez Pierre Dac ou Coluche, ça doit être à cause du changement de pronom personnel, ça m'apprendra à tenter d'innover – puisque, par définition, il baguenaude ça et là, rarement en ligne droite, voire même en revenant sur ses pas, sans pouvoir invoquer le fait qu'il aurait oublié de fermer le gaz en partant d'un chez lui qu'il n'a pas pour justifier ces retours inopinés.

Un vagabondage qui ne concerne pas seulement une personne physique, qu'on peut railler ou chasser à coup de bâton si l'envie nous en prend - et s'il n'est pas plus costaud que soi pour se permettre ce genre de privautés à son encontre, il y a toujours des limites à la témérité - mais qui peut aussi prendre un sens figuré et abstrait quand on parle d'un esprit ou d'une imagination vagabond(e), encore que l'un n'aille pas forcément sans l'autre puisqu'il y a gros à parier qu'un vagabond est lui-même doté d'une conscience du même tonneau. Il a le temps pour ça. On trouve même des vagabonds jusque dans l'espace. Ainsi qualifie-t-on de planète vagabonde tout corps céleste qui ne suit pas une orbite prédéfinie dès la création d'un système planétaire quelconque. Si la météorite punky qui a rayé la lignée des dinosaures de la surface de la Terre n'était pas un astéroïde vagabond, je veux bien bouffer tous les galets de la plage d'Étretat en guise de pénitence pour avoir eu une pensée aussi impure.

Pour finir, comment ne pas évoquer le vagabond le plus célèbre de toute l'histoire de l'humanité ? Non, je ne parle pas de ce va-nu-pieds de Jésus de Nazareth, de cet illuminé de Raspoutine, de cet indigent de Gandhi, des "Clochards célestes" de Jack Kerouac, ni même du fort remuant mais néanmoins sympathique François Villon, mais de Charlot. Encore que Charlie Chaplin n'a jamais donné de nom à son personnage, un pseudonyme qui n'est qu'un barbarisme bien français, pour ne pas dire franchouillard. En effet, dans aucun de la soixantaine de films, des courts-métrages dans leur énorme majorité, dans lesquels apparaît ce petit personnage tour à tour lunaire, antipathique, rigolard, cynique, amoureux ou teigneux, il n'est nommé. Au générique de ces films, dans leur version originale, Charlie Chaplin le désigne sous l'appellation "the tramp", "le vagabond" dans la langue de Max Linder. Un vagabond qu'on n'entendra jamais parler puisqu'il apparaît pour la dernière fois dans "Modern times" ("Les temps modernes"), en 1936, un film certes sonore mais toujours sans dialogues. Ce n'est qu'à la fin du film qu'on entend pour la première fois la voix de Charlie Chaplin quand son personnage se met à chanter (et non à parler), baragouinant un charabia de français et d'italien (même pas d'anglais) dans "The nonsense song" sur l'air de "Je cherche après Titine". Dernier pied de nez de ce petit vagabond qui aura réussi à se faire un nom sans même en avoir un. Après tout, l'anonymat n'est-il pas justement le propre du vagabond ? Qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, avec qui on ne parle pas ?

